

CHARLES GRANDMOUGIN

L'EMPEREUR

(1807-1821)

DRAME ÉPIQUE EN VERS
EN QUATRE ACTES
ET TREIZE TABLEAUX



PARIS

J. ROUAM ET C^{ie}, ÉDITEURS,

14, rue du Helder, 14

1893

PERSONNAGES

L'EMPEREUR NAPOLEON 1^{er}

DUBREUIL, *grenadier*

LE PETIT JEAN, *tambour*

UN MOINE ESPAGNOL

LE PAPE PIE VII

D'HÉDOUVILLE, *officier d'ordonnance*

HUDSON LOWE

SANTINI

FOUCHÉ

LE COMMANDANT LESSARD

LE DOCTEUR AN TOMARCHI

L'ABBÉ VIGNALI

UN AUBERGISTE ESPAGNOL

UN ESPAGNOL

FRITZ

HANS } *soldats bavarois*

UN VIEUX GRENADIER

RICHARD, *vieux paysan*

UN CAPITAINE DE GARDE NATIONALE

UN SOLDAT BAVAROIS

IVAN, *chirurgien*

CAULAINCOURT

MAC DONALD

DEUX PAYSANS

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

M^{me} CHANTREI, *mère du petit Jean*

L'ABBESSE DE TORDESILLAS

MADAME MÈRE

LOUISE RICHARD, *paysanne*

LA MORT

LES GÉNÉRAUX BERTRAND, CAMBRONNE, DROUOT

SOLDATS FRANÇAIS, SOLDATS BAVAROIS, PEUPLE, GARDES
NATIONAUX, SOLDATS ANGLAIS.

Cette pièce a été représentée, pour la première fois, le 15 novembre 1893, au « Théâtre des Poètes » (Directeur : Charles Lèyer).



ACTE I^{ER}

PREMIER TABLEAU

LE « TE DEUM » DU 15 AOÛT 1807

Devant Notre-Dame. — L'Église vue de flanc, la foule assemblée. — Peuple, Soldats. — On entend, à l'intérieur, l'orgue accompagnant le Te Deum.

SCÈNE I

MADAME CHANTREL ET LE PETIT JEAN

MADAME CHANTREL

Te Deum! Te Deum! Dieu n'est pas avec lui!
Nos enfants bien aimés s'en vont tous aujourd'hui!
L'Empereur est partout, et le canon qui gronde
D'un tonnerre éternel enveloppe le monde!
Napoléon paraît, puis il repart, certain
Qu'il a pour lui la force aveugle du destin!
A tous ceux qu'il approche il insuffle son rêve!
Et c'est pour tout cela, mon petit, qu'on t'élève,

Pour mourir sur la terre étrangère, — et sans moi!
 Mais ton âge est encor respecté par la loi,
 Et je veux que ta main soit longtemps dans la mienne!
 Aussi, je prierai Dieu que le calme revienne,
 Et que notre pays se repose, pareil
 Au blessé qui s'étend et cherche le sommeil.

LE PETIT JEAN

Nous allons voir bientôt l'Empereur?

MADAME CHANTREL

Je le pense!...

Il demande cela comme une récompense!

LE PETIT JEAN

Mais oui!

MADAME CHANTREL

Le Te Deum touche à sa fin.

LE PETIT JEAN

Tant mieux!

MADAME CHANTREL

La gloire!... Les enfants l'entourent, curieux,
 Comme des papillons qu'attire la lumière!

(Entrée de Dubreuil, grenadier en congé.)



SCÈNE II

LES MÊMES, DUBREUIL

DUBREUIL

Eh! madame Chantrel, on n'est pas la dernière
Quand il faut acclamer l'Empereur!

MADAME CHANTREL

Tiens, Dubreuil!

DUBREUIL

Oui, Dubreuil en personne, échappé du cercueil
Malgré d'assez longs mois d'hôpital!

MADAME CHANTREL

Vos blessures?

DUBREUIL

Oh! c'est fini; je fus soigné par des mains sôres.

MADAME CHANTREL

Vous voilà donc voué pour longtemps au repos?

DUBREUIL

Moi? Vous raillez! Je suis en mal de mes drapeaux!
J'ai des démangeaisons d'agir et de combattre,
De faire, comme au temps jadis, le diable à quatre,

D'avoir des ennemis pour nourrir ma fureur...
Et c'est pourquoi je viens voir passer l'Empereur!

LE PETIT JEAN

Vous avez bien raison!

DUBREUIL

Eh quoi! cela te touche?

MADAME CHANTREL

Ah! oui. Son Empereur! il en a plein la bouche!
Mais les enfants sont tous pareils, et leur amour
Va du plumet des chefs au rythme du tambour!

DUBREUIL

Pourquoi cette amertume, ou bien cette ironie?
Le petit caporal est homme de génie!
Si la France le suit, elle sait bien pourquoi;
C'est plus qu'un roi pour elle et presque un Dieu pour moi!

MADAME CHANTREL

Trop de sang a coulé depuis quatre-vingt-douze!

DUBREUIL

Il faut une saignée à l'Europe jalouse!

MADAME CHANTREL

Bientôt quinze ans de guerre et d'horreurs!

DUBREUIL

Pourquoi pas?

MADAME CHANTREL

C'est affreux!

DUBREUIL

Libre à vous de ravauder vos bas,
 Assise auprès d'un pot de fleurs, à la fenêtre ;
 Mais moi, c'est sac au dos que je me sens renaitre !
 J'aime à voir des pays nouveaux où l'on se bat ;
 L'azur pour ciel de lit, la terre pour grabat...
 C'est charmant ! On bivouaque ensemble, on se réveille
 Avec un hourvari de clairs dans l'oreille ;
 Et, quand vient à tonner la gueule des canons,
 On sursaute à la voix de ces vieux compagnons
 Dont la basse, en grondant, vous met du cœur au ventre !
 Et la grande mêlée ! Ah ! c'est superbe ! On entre
 Avec férocité dans ce grouillant enfer ;
 Et les balles de plomb, et les boulets de fer,
 Tout siffle autour de vous, tout mugit ; la fumée
 D'une odeur enivrante enveloppe l'armée !
 Un camarade tombe... : on avance !... les rangs
 S'éclaircissent !... On court pour venger les mourants !
 La mort nous environne, on rit de sa présence,
 On traite la camarade en vieille connaissance,
 Et si l'on est encor debout le lendemain,
 On marche en vieux troupiier dans le même chemin,
 Tout brûlé par la poudre et la figure noire,
 Le ventre un peu serré, mais le cœur saoul de gloire !

MADAME CHANTREL

Insensé !

LE PETIT JEAN

C'est plus beau que de rester ici!

MADAME CHANTREL

Que dis-tu?

LE PETIT JEAN

Ce qu'il croit, moi, je le crois aussi!
Combattre et parcourir le monde, c'est la vie!

MADAME CHANTREL

C'est la mort!

LE PETIT JEAN (*montrant Dubreuil*)

Et surtout sa croix me fait envie!

MADAME CHANTREL

Ainsi donc, tu voudrais partir! Tu t'en irais
Après m'avoir aimée aussi longtemps, après
Avoir été mon seul rêve et ma joie intime;
Toi qui fus mon bonheur, tu me fais ta victime,
Et mes pleurs ne pourraient te ramener vers moi!

LE PETIT JEAN

Mère, je vous adore et comprends votre effroi,
Mais, que voulez-vous donc qu'on fasse en temps de guerre?
Les livres, la maison, cela ne retient guère
Quand on sait le pays entier hors du pays!
Je sens que je deviens un homme et j'obéis
Au vaste entraînement de toute la jeunesse!
La gloire, le péril, il faut qu'on les connaisse,

Tandis qu'ici, bientôt, on n'aurait sous les yeux,
Que les petits enfants, les femmes et les vieux!

MADAME CHANTREL

Et ta mère?

LE PETIT JEAN

C'est vrai! Si je vous abandonne,
Vous souffrirez, hélas! beaucoup plus que personne!
La douleur est pour ceux qui restent au foyer.

DUBREUIL

Je vois bien, le petit a peur de s'ennuyer.
Et puis, il tient de vous une âme vigoureuse.

MADAME CHANTREL

Je comprends tout cela! Je suis bien malheureuse!
Ainsi, tu veux partir?

LE PETIT JEAN

Oui!

MADAME CHANTREL

Bientôt?

LE PETIT JEAN

Sans retard.

DUBREUIL

Cela me fait du bien de le voir, ce moutard!
Il n'a pas un seul poil au menton et sa bouche
Voudrait déjà jurer et mordre la cartouche!

MADAME CHANTREL

C'est pour vous avoir vu qu'il devient aussi fou!

LE PETIT JEAN

Non, ma mère. Cela m'a pris, je sais bien où :
 Voici plus de dix ans, ma foi, quand, à l'école,
 Les grands, avec ardeur, parlaient du Pont d'Arcole ;
 Lodi, Millesimo, Peschiera, Rivoli,
 Tout cela fourmillait dans ma tête, et l'oubli
 Ne vient pas de sitôt quand l'enfance première
 Contemple tant de gloire et voit tant de lumière!
 De son maître la France est complice aujourd'hui,
 Et s'il est fait pour nous, nous sommes faits pour lui!
 Voilà pourquoi je pars comme les camarades!
 Oui, je rêve de gloire, et de sang, et de grades,
 Et de villes sans nombre où l'on entre en vainqueur,
 Et d'une belle croix à mettre sur mon cœur!
 Si je vous fais souffrir autant, moi qui vous aime,
 Mère, n'en accusez personne que vous-même,
 Car, hélas! dans ma voix qui vous navre à présent,
 Se reflète votre âme et parle votre sang.

MADAME CHANTREL

Oui, c'est vrai. Moi, garçon, j'aurais agi de même.

DUBREUIL

Le laboureur penché récolte ce qu'il sème,
 Les mères au cœur fort engendrent des soldats.

MADAME CHANTREL

Ainsi donc, tu te l'es juré, tu partiras ;

L'EMPEREUR

Et tu me laisseras, triste et seule, à la ville,
Pendant que, loin de moi, dans un pays hostile,
Où tous les jours vécus sont des jours de dangers,
Tu l'en iras finir sous des yeux étrangers!
Eh bien, puisque tu fuis la maison maternelle,
Que tu bénis la vie en la voulant cruelle,
Et puisque, fasciné par l'abîme effrayant,
Tu t'y jettes, farouche, et presque inconscient,
Je te suivrai! J'ai peur du logis solitaire,
Tu sais que mon amour n'a que toi sur la terre,
J'aurai mon univers en étant près de toi!

LE PETIT JEAN

Vous souffrirez!

MADAME CHANTREL

Bien moins qu'ici! mon pire effroi
Serait de te sentir au péril sans ta mère;
La résignation loin de mon fils, chimère!
Souffrir auprès des siens n'est déjà plus souffrir!
Le coup dont tu mourras, j'en saurai bien mourir!

D'UBREUIL

Quelle femme! Quel fils! Ah, j'en ai l'âme fière!

(à madame Chantrel)

Je crois que vous serez fort belle en vivandière...

Mais, n'ayons pas d'avance un crêpe à nos tambours,

La guerre est bonne fille, on n'en meurt pas toujours!

(l'orgue et les chœurs redoublent)

MADAME CHANTREL

Te Deum! Te Deum! L'Empereur va paraître,

Le conquérant farouche est béni par le prêtre,

Ah! soyez avec eux comme avec nous, Seigneur!
 Le chemin de la mort est celui de l'honneur;
 Mais ne tarissez pas encor mes jours de joie,
 Et souffrez, ô Seigneur redouté, que je voie
 Mon enfant devenir un homme sous mes yeux
 Et demeurer vivant, quoique victorieux!

(L'Empereur sort de Notre-Dame. Les tambours et les clairons résonnent, et des cris de « Vive l'Empereur! » se font entendre. On voit passer le cortège dans le fond du théâtre et la foule se presse pour le regarder.)

(Rideau.)

DEUXIÈME TABLEAU

L'AUBERGE ESPAGNOLE

*Une auberge en Espagne. — Paysans armés.
 — Un moine les harangue.*

SCÈNE I

DON PEDRO, MOINE ESPAGNOL, L'AUBERGISTE,
 PAYSANS ARMÉS

DON PEDRO

Moi, prier du couvent de Tordesillas, homme
 De bonne foi, connu partout, et qu'on renomme

Pour ses actes pieux et ses justes rigueurs, -
 Je descends parmi vous pour élever vos cœurs
 Et pour être avec vous la révolte, guidée
 Par le rayonnement auguste d'une idée!

L'AUBERGISTE

Non! pas de Bonaparte et pas de roi Joseph!
 Car notre libre Espagne est libre de son chef!

LA FOULE

Oui! Vive Ferdinand!

DON PEDRO

Les Français sont infâmes!
 Ils ne croient pas en Dieu, le diable aura leurs âmes!
 Les tuer sans pitié, c'est agir saintement!
 Jurons tous sur le Christ!

LA FOULE

Nous faisons le serment!

DON PEDRO

Ayons pour allié le sol de notre Espagne;
 Fuyons les vains périls de la rase campagne
 Et tirons à coup sûr, nuit et jour, et cachés
 Sur le flanc des côteaux, derrière les rochers!
 Prisonniers ou blessés, frappons-les tous; qu'importe!
 En vrais chasseurs, n'ayons qu'un but : la bête morte!

LA FOULE

Vive Pedro!

DON PEDRO

Le ciel dirigera vos coups
 Nous n'allons pas chez eux, que font-ils parmi nous?

LA FOULE

Mort aux usurpateurs!

DON PEDRO

Notre Mère, l'Eglise,
 Jetterait l'anathème à l'Espagne conquise,
 Et nos rois, nos couvents, nos rocs, notre ciel bleu,
 Sont notre patrimoine, ainsi que notre Dieu !
 C'est la religion qui parle en moi, mes frères!
 Visages étrangers et décrets arbitraires
 Ne peuvent s'imposer à nous pour bien longtemps.
 Jésus crucifié sourit aux combattants!
 Et le Pape, du fond de sa ville lointaine,
 En père plein d'amour a béni notre haine!

(on frappe à la porte)

L'AUBERGISTE

Qui va là?

(voix au dehors)

Des amis, ouvrez!

(Entrée d'Espagnols amenant Madame Chantrel et le petit Jean, prisonniers.)



SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME CHANTREL, LE PETIT JEAN,
ESPAGNOLS ARMÉS

DON PEDRO (*avec joie*)

Des prisonniers!

UN ESPAGNOL

Ma foi, ce ne sont pas, je pense, les derniers;
Car tous ces trainards-là n'ont pas bien bonne mine;
Nous les avons trouvés au fond d'une ravine,
Attendant le secours du ciel, apparemment :
Nous sommes arrivés alors, au bon moment ;
Tous ces chiens de Français ont du fil à retordre.

L'AUBERGISTE (*à part*)

Une femme! un tambour!

(*Haut*)

Vous savez le mot d'ordre?

On vous fusillera tout à l'heure.

LE PETIT JEAN

Vraiment?

Nous ne fusillons pas les vôtres!

L'AUBERGISTE

Par moment!

Je sais des paysans et des filles en larmes
Que vos soldats, naguère, ont passés par les armes.

LE PETIT JEAN

Ils l'avaient mérité, sans doute?

L'AUBERGISTE

Comme vous!

C'est la guerre! et, ma foi, nous serions vraiment fous
Si, pour que vos méfaits devinssent plus notoires,
Nous perdions notre temps en interrogatoires.

LE PETIT JEAN (*bas, à sa mère*)

Il faut gagner du temps et nous serons sauvés.

(*haut, à la foule*)

Mourir comme cela, tout d'un coup? vous rêvez!

Moi, je suis bon chrétien, messieurs, sans ironie;

Je vais me confesser, parfois je communie,

(*montrant le moine*)

Et monsieur que voilà semble ici tout exprès

Pour m'absoudre d'abord, et m'enterrer après.

C'est votre saint emploi que ma faveur réclame!

DON PEDRO

Vous prenez plus gaiement la chose que madame.

L'AUBERGISTE (*à madame Chantrel*)

Vous pleurez?

MADAME CHANTREL

Pour mon fils, bien plutôt que pour moi.

L'AUBERGISTE (*ému*)

Son fils!

LE PETIT JEAN (*à part*)

Il ne faut pas que je demeure coi;

Je dois les occuper en attendant les nôtres.

(à sa mère)

Devant tous ces bandits faisons les bons apôtres.

DON PEDRO (au petit Jean)

Je vais vous confesser sans retard.

LE PETIT JEAN

Un instant!

Puisque, étant fusillé, je meurs en combattant,
J'ai bien le droit, avant de gagner l'autre monde,
De manger un dernier morceau; mon ventre gronde.

L'AUBERGISTE (avec étonnement)

Un repas?

LE PETIT JEAN

Sacrebleu! Demandez à chacun!

Lequel, parmi vous tous, voudrait mourir à jeun?

Personne, j'en suis sûr!

LA FOULE

Non, sur ma foi, personne!

LE PETIT JEAN

Eh bien, puisque le vin sur vos côteaux foisonne,
J'en attends! C'est du bien prêté, je vous le dis,
Car je vous le rendrai plus tard,... en Paradis!

L'AUBERGISTE

Quel sans gêne étonnant!

LE PETIT JEAN (haut à sa mère, avec affectation)

Consolez-vous, ma mère!

Qu'était pour nous la vie, en somme? Une chimère

Désobligeante un conte absurde, un long tissu
D'espoirs, suivis toujours par un rêve déçu !

MADAME CHANTREL (*avec douleur*)

Mon fils !

LE PETIT JEAN (*buvant*)

A vos santés, mes ennemis ! — Bon moine,
A la tienne ! le vin, dit-on, est une avoine
Pour les vieillards ! Mon Dieu, suis-je bien exigeant ?
S'arroser l'estomac dans un péril urgent,
C'est naturel ! — Avant d'aller voir Dieu le Père,
Je veux te souhaiter une vigne prospère,
Du vin mirobolant, très conforme à tes vœux
Et des tonneaux ventrus aussi pleins que des œufs !

DON PEDRO

Enfant, dépêche-toi, car l'heure sombre approche.

LE PETIT JEAN

Eh ! mon Dieu, tu n'as pas acheté chat en poche ;
Tu me tiens, tu me vois, tu m'auras, c'est réel !
Tu vas me préparer pour la route du ciel,
Et, pleurant sur la vie humaine, trop fragile,
Après ce petit meurtre, invoquer l'Évangile.

L'AUBERGISTE

L'insolent !

DON PEDRO

Hâte-toi !

LE PETIT JEAN

Messieurs, songez-y bien,
Demain, c'est entendu, je ne boirai plus rien !

Sur la terre, du moins, — là-haut tout est possible ; —
 Et, si mon créateur n'est pas trop insensible,
 Il m'offrira sans doute, au pays idéal,
 Des vins qui griseront sans me faire de mal ;
 Le vôtre est un peu fort !

DON PEDRO

Confesse-toi !

LE PETIT JEAN

J'y songe.
(bas)

Hum ! plus cet entretien absurde se prolonge,
 Plus notre bataillon se rapproche de nous !

MADAME CHIANTREL

Je meurs d'effroi !

LE PETIT JEAN *(bas, à sa mère)*

Courage !

(haut, au moins.)

Ah ! vous n'êtes pas doux,

Bien que vous me parliez au nom du Christ !

DON PEDRO

Qu'importe !

La mort qui vous attend est derrière la porte !

Enfant, recueille-toi pour dire tes péchés ;

A ton âge, sans doute, ils sont vite cherchés.

LE PETIT JEAN

Tu te trompes beaucoup, car mon âme est perverse,

Et tu reculeras de peur, si j'en renverse

Le contenu devant un homme tel que toi,
Si chaste — en apparence — et si beau dans sa foi !

LA FOULE

Allons, plus de retard !

MADAME CHANTREL

Oh ! mon Dieu, le temps presse !

LE PETIT JEAN

Ne vous irritez pas, je commence.

(il s'approche du moine)

MADAME CHANTREL

O détresse !

LE PETIT JEAN *(au moine)*

J'ai volé, j'ai menti, j'ai tué, c'est certain ;
Le détail durerait jusqu'à demain matin,
Mais je serai forcé, mon père, de vous taire
Les plus belles horreurs d'un pareil inventaire.
Que voulez-vous ? La France est un pays affreux
Où tous les malfaiteurs se sont ligués entre eux
Pour que la nation ne puisse être battue...

DON PEDRO

Dépêche-toi !

LE PETIT JEAN

J'y suis.

MADAME CHANTREL

Cette angoisse me tue !

LE PETIT JEAN

Je vais continuer.

(sonnerie de clairons français dans la coulisse, avec tambour)

Ce sont eux !... des clairons !

MADAME CHANTREL

Des Français !

LE PETIT JEAN

Ah ! morbleu, nous en réchapperons !

UN ESPAGNOL *(ouvrant la porte)*

Oui, nous sommes surpris ! la route était ouverte !

*(coups de feu au dehors)*LA VOIX DE DUBREUIL *(tout près)*

Bataillon, en avant !

LA FOULE

Un bataillon ! alerte !

Filons par les côteaux !

DON PEDRO *(montrant les prisonniers)*

Et nos Français !

UN ESPAGNOL

Bonsoir !

Je ne m'en charge plus ! c'est trop tard ; il fait noir ;

Profitons-en !

(Sortie en tumulte. Le moine sort le dernier, mais il est ramené par Dubreuil qui entre avec deux soldats français.)

SCÈNE III

DUBREUIL, MADAME CHANTREL, LE PETIT JEAN,
LE MOINE, DEUX SOLDATS FRANÇAIS

DUBREUIL

C'est nous !

MADAME CHANTREL

Mon Dieu !

LE PETIT JEAN

Vive la France !

(à *Dubreuil*)

Eh bien, ce bataillon ?

DUBREUIL

Il a peu d'apparence !

Mon petit, compte bien, nous ne sommes que trois ;
Mais nous faisons du bruit comme cent !

LE PETIT JEAN

Je te crois !

DUBREUIL (*au petit Jean*)

Ah ! viens que je t'embrasse !

(à *Madame Chantrel*)

Et vous, petite mère,

Dans mes bras !

(*au moine*)

A présent, la pilule est amère,

Très cher Père !

LE PETIT JEAN

Il pensait nous voir collés au mur
Et je me confessais à lui ; mais j'étais sûr
Que vous auriez bientôt le dernier mot.

DUBREUIL (*au moine*)

Saint homme,

Je ne te tuerai point quant à présent, mais comme
Le moine le plus maigre est toujours bon vivant,
Il te faut nous mener là-haut, à ton couvent.
Tordesillas, en somme, est ville de ressource !
Nous souperons chez toi ; bien entendu, sans bourse
Délié. Les Français seront ici demain ; —
Mais, de vrais bataillons ; — l'armée est en chemin ;
Et, pour te consoler, car j'ai l'âme très bonne,
Tu pourras contempler l'Empereur en personne.
En attendant, allons manger ; et, maintenant
Que l'on va, dans la nuit, marcher en tâtonnant,
Tu réponds de nous tous, horrible patriarche !

DON PEDRO

Que Dieu soit avec nous !

DUBREUIL

Par file à gauche, marche !

(*Rideau.*)



TROISIÈME TABLEAU

AU COUVENT DE TORDESILLAS

Une chambre dans le couvent de Tordesillas. — L'Empereur est à table, avec, auprès de lui, son officier d'ordonnance d'Hédouville.

SCÈNE I

L'EMPEREUR, D'HÉDOUVILLE

L'EMPEREUR (*les yeux sur une carte*)

Les Anglais sont depuis dix jours à Salamanque,
 Nous possédons Madrid, Saragosse nous manque ;
 Mais ces bons Espagnols seront plus vite las
 Que nous. Je quitterai demain Tordesillas.

(un chœur religieux de femmes se fait entendre dans la coulisse)

Un souper en musique ! Ah ! c'est chose nouvelle !
 Voici déjà longtemps qu'on chante à la chapelle ;
 En quel honneur, mon Dieu ?

D'HÉDOUVILLE

Sire, c'est aujourd'hui
 Noël. L'orgue a parlé dès que le jour a lui.

L'EMPEREUR

Oui, ces gens de couvent n'ont rien de mieux à faire ;
Prier, gémir, rêver, quel destin ! — Je préfère
Les bivouacs, et pourtant, c'est un goût répandu
En Espagne ; après tout, le respect leur est dû,
A ces femmes.

D'HÉDOUVILLE

C'est vrai, mais tous ces gens d'Église
Nous font un vaste enfer de la terre conquise ;
Et, du fond des cités aux villages des monts,
Les prêtres les meilleurs se changent en démons !

L'EMPEREUR

Nous saurons les réduire au calme, d'Hédouville,
Et de l'Estramadure aux portes de Séville,
Nous ferons de ces loups des animaux charmants !
Des victoires, mon cher, voilà mes arguments !

(les chants ont cessé)

Mais... je n'entends plus rien, la musique est finie ;
C'est dommage ; ces chœurs avaient de l'harmonie...
Je suis très curieux d'apercevoir, au moins,
Ces femmes du bon Dieu qui chantent sans témoins.

D'HÉDOUVILLE

Sire, je puis mander l'Abbesse.

L'EMPEREUR

C'est mon ordre.

(Sortie de d'Hédouville.)

SCÈNE II

L'EMPEREUR, seul (*regardant sa carte*)

Saragosse résiste et n'en veut pas démordre ;
 En soi, l'exemple est beau , mais il nous fait du tort !
 — Et ces maudits Anglais qui m'arrivent du Nord !
 Leur rancune est toujours prête à mettre à la voile ;
 — Ce nuage obscurcit trop souvent mon étoile !
 Il faudra, quelque jour, bien choisir son moment,
 Débarquer mes soldats chez eux, tout simplement,
 Et, les terrorisant en plus, par ma présence,
 Leur planter une armée au cœur de leur puissance !
 — Je veux les voir finir avant que je sois vieux ! —
 Ce rêve est agréable à poursuivre , et, bien mieux,
 Je le crois nécessaire à moi, comme à la France.
 Mais, je suis un ardent qu'irrite l'espérance,
 Et la réalité seule remplit mon cœur !

(*Entrée de d'Hédouville avec l'Abbesse.*)

SCÈNE III

L'EMPEREUR, D'HÉDOUVILLE, L'ABBESSE

D'HÉDOUVILLE

Sire, voici l'Abbesse.

L'EMPEREUR

Ah !

L'ABBESSE

Lui ! notre vainqueur !

(*elle veut s'agenouiller*)

L'EMPEREUR

Relevez-vous, madame, et n'ayez point ce trouble ;
Je vous dois, ce soir même, un remerciement double
Pour l'accueil qu'on m'a fait ainsi qu'à mes soldats.
C'est un couvent de choix que je n'oublierai pas.
Je l'indemniserai de toute sa dépense.

L'ABBESSE

Sire, nous agissons en chrétiens.

L'EMPEREUR

Je le pense.

Mais je craignais plutôt, — ce n'est pas un péché —
Que, sous le bon chrétien, l'Espagnol fût caché.

L'ABBESSE

Nous pleurons sur le mal et sur toutes les guerres,
Et nous, femmes de foi, nous ne connaissons guère
Les combats du pays que par leurs tristes noms
Ou par les bruits lointains et sourds de vos canons.

L'EMPEREUR

Et vous êtes ici depuis bien longtemps ?

L'ABBESSE

Sire,

J'avais près de sept ans quand on vint m'y conduire,
J'ai vécu, loin de tous, un demi-siècle, ici.

L'EMPEREUR

Cinquante ans de prison ! J'en demeure saisi.

L'ABBESSE

Ah ! dites bien plutôt cinquante ans de prière.

L'EMPEREUR

Au moins, dans la maison vous êtes la première ?

L'ABBESSE

Le directeur suprême est un prêtre.

L'EMPEREUR (*ironique*)

Morbleu !

L'ABBESSE

J'obéis donc beaucoup et je commande peu.

L'EMPEREUR (*à d'Hédouville*)

L'avancement est long au couvent de la ville !

Les miens sont mieux traités, n'est-ce pas, d'Hédouville !

(*à l'Abbesse*)

Plus je fixe les yeux sur vous et plus je crois

Que vous étiez piquante et jolie autrefois,

Moins heureuse peut-être, et pourtant moins sévère.

(*à part*)

Aujourd'hui fleur d'automne et jadis primevère !

L'ABBESSE

Je n'en sais rien. Mes sœurs me le disaient souvent,

Mais le miroir est chose interdite au couvent

Et je n'ai jamais pu me contempler moi-même.

L'EMPEREUR (*à part*)

Sainte naïveté que je plains, et que j'aime !

(*haut*)

On dit que le couvent renferme des tombeaux

De grands seigneurs, sculptés dans le marbre, fort beaux,

Et dont l'art a fixé la splendeur éphémère.
Si j'ai bon souvenir, Jeanne-la-Folle, mère
De Charles-Quint, doit être ensevelie ici ?

L'ABBESSE

Des noms de tous ces morts je n'ai guère souci.

L'EMPEREUR

Vous connaissez pourtant l'histoire de l'Espagne ?

L'ABBESSE

Non, Sire, car la Bible est ma seule compagne ;
Je ne sais rien du monde, il ne sait rien de moi.

L'EMPEREUR

Quel nuit que leur cœur ! Quel tombeau que leur foi !

L'ABBESSE

Ce n'est pas le tombeau, Sire, ni la nuit sombre.
Nous avons la clarté, les autres gardent l'ombre ;
Et le monde absolu, le seul monde réel,
Ce n'est pas l'océan des hommes, c'est le ciel !

L'EMPEREUR (*songeur*)

Peut-être !

(*un silence*)

Mais, malgré votre parole austère,
Ma sœur, ne tenez-vous à rien sur cette terre,
Hors du monde qui s'offre à votre esprit rêveur ?
Ma main secourt le faible et sème la faveur.

L'ABBESSE (*timide*)

Sire!

L'EMPEREUR

Interrogez bien à fond votre pensée.
Demandez simplement, vous serez exaucée.

L'ABBESSE

Ma vie est seulement une halte ici-bas ;
Dieu seul peut me donner, mais les hommes, non pas.

L'EMPEREUR

Si vous ne voulez rien, demandez pour les vôtres ;
En vous refusant tout, vous oubliez les autres.
J'attends.

D'HÉDOUVILLE (*bas à l'Abbesse*)

Napoléon insiste, hâtez-vous ;
Il est pressé.

L'ABBESSE

Eh bien, je demande à genoux
Une grâce!

L'EMPEREUR

Laquelle?

L'ABBESSE

Oh! la chose est fort triste ;
Notre Supérieur, Pedro (que Dieu l'assiste !),
Avec nos combattants fut pris par les Français.

L'EMPEREUR

Quand donc?

L'ABBESSE

Hier. Ce prêtre était brave à l'excès.

L'EMPEREUR (*bas, à d'Hédouville*)

Il n'est pas fusillé ?

D'HÉDOUVILLE

Pas encor.

L'EMPEREUR (*à part*)

C'est dommage !

(*avec humeur*)

Ici rien n'est changé depuis le Moyen-Age !

Qu'on l'amène !

L'ABBESSE

Peut-être ai-je trop demandé ?

L'EMPEREUR (*sans l'entendre*)

L'Empire de mon frère est encor mal fondé !

Partout des coins perdus où s'embusquent les haines,

Des paysans soldats, des prêtres capitaines...

(*Entrée de Pedro, accompagné de Dubreuil et du petit Jean.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, DON PEDRO, DUBREUIL ET LE PETIT JEAN

L'EMPEREUR (*à Don Pedro*)

On t'a pris, paraît-il, les armes à la main !

DON PEDRO

J'avais mon crucifix.

L'EMPEREUR

Tu montrais le chemin

Du meurtre, avec le Dieu d'amour à l'avant-garde !

Changer l'aumusse en cible, et l'hostie en cocarde,

C'est nouveau !

DON PEDRO

Je croyais, Sire...

L'EMPEREUR

Tais-toi, tu sais

Que je frappe de mort ces actes insensés ;
 Et la peine est d'autant plus juste qu'en Espagne
 L'esprit des temps nouveaux m'inspire et m'accompagne ;
 Votre peuple, par moi, lève son front dompté,
 Je brise à coup de lois la féodalité
 Et réduis à néant dîmes et servitudes !
 Si ces coups imprévus changent vos habitudes,
 Prêtres, souvenez-vous, en perdant vos tributs,
 Que le Christ, notre maître à tous, avait pour buts
 Et le bonheur du pauvre et le bien du grand nombre.
 Dans ce pays souffrant le passé met trop d'ombre,
 Et ma main vous apporte, en dépit de vos rois,
 L'unité des devoirs et l'unité des droits ;
 Et c'est vraiment le moins que l'Empereur vous tance
 Pour votre aveuglement et votre résistance
 Car la justice vraie est une, ainsi que Dieu...
 Et maintenant, j'ai dit.

(au moine)

Ceci t'importe peu,
 Sans doute, et tu voudrais, fort légitime envie,
 Savoir tout simplement si l'on te laisse en vie.
 Eh bien, sois rassuré, je te fais grâce, mais
 Jure-moi d'être calme et juste désormais,
 Et de ne rien tenter contre nous.

DON PEDRO

Je le jure,

Sire !

L'EMPEREUR

Tu penserais que je te fais injure
 Si je te demandais de nous aimer... Parbleu,
 Tu peux nous détester, mais sans le dire! — Adieu!
(on emmène Don Pedro, qui prie)

DUBRECIL *(au petit Jean)*

Il m'échauffe la bile avec ses patenôtres!
 Je l'aurais fusillé.

LE PETIT JEAN

Nous en trouverons d'autres.

(Les chœurs reprennent dans la coulisse. Tout le monde sort, excepté l'Empereur et d'Hédouville. On apporte une dépêche à l'Empereur.)

SCÈNE V

L'EMPEREUR, D'HÉDOUVILLE, LE COURRIER

L'EMPEREUR *(lisant la dépêche)*

Benevente!... C'est là que ces Anglais maudits
 Se seront concentrés demain. Et moi, je dis
 Qu'il me faut à tout prix, pendant cette campagne,
 Engraisser de leurs os les vignes de l'Espagne!
(Rideau.)



QUATRIÈME TABLEAU

LE BIVOUAC. — JUIN 1809.

Un campement aux environs de Schænbrünn. Deux Bavaoïs causent ensemble et veillent derrière un fort épaulement de terrain qui laisse voir l'horizon, noyé dans la nuit. Des soldats dorment. Leurs feux jettent des lumières intermittentes.

SCÈNE I

HANS ET FRITZ — SOLDATS BAVAROIS

HANS

Alliés des Français, Fritz, ce n'est pas croyable !

FRITZ

Et toujours guerroyer !

HANS

Que la guerre aille au diable,
 Les généraux de même, et l'Empereur avec !
 Dans ce pays d'Autriche on a la gorge à sec !
 Qu'êtes-vous devenus, saucissons de Bavière,
 Cervelas de Munich, vidrecômes de bière,
 Beaux fromages coulants, étoilés de cumin !
 — Une pipe ! — c'est tout ce qu'on a sous la main !

FRITZ

Le tabac le meilleur n'a rien qui désaltère !

HANS

Je n'étais point créé pour ce métier austère ;
Oui, j'aurais mieux aimé, là-bas, emplir ma peau,
Que de venir, ici, crever pour un drapeau !

FRITZ

Et quel drapeau, mon cher ! Le drapeau tricolore !

HANS

Celui de l'Empereur ! Ah ! si c'était encore
Le nôtre, on aurait pu s'en arranger !

FRITZ

Comment

Pouvons-nous demeurer soldats si bêtement !
Non, nous ne savons pas nous révolter... Tonnerre !
L'homme est un animal très extraordinaire !

HANS

C'est vrai ! l'on est pareil aux moutons en troupeaux,
Qui, sur les grands chemins, trottaient, sans repos,
Harcelés par des chiens aux gueules redoutables,
Et qui lèchent, le soir, les murs de leurs étables,
N'ayant pas un brin d'herbe au fond des râteliers.

FRITZ

C'est un fichu métier que celui d'alliés !
Chut !... Voici des Français qui viennent... La patrouille ;
Taisons-nous !

HANS

J'ai grand'faim, la panse me gargouille,
N'auraient-ils pas sur eux du boire et du manger?

FRITZ

Oui, peut-être, mais pas de quoi nous goberger!

*(Entrée d'une patrouille avec Dubreuil, Madame Chantrel,
et le petit Jean.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, DUBREUIL, MADAME CHANTREL,
LE PETIT JEAN

DUBREUIL

Eh bien ? Cela va-t-il, cette nuit, camarades ?

HANS

Pas trop, petit Français, nous sommes tous malades !

DUBREUIL

Et qu'avez-vous ?

HANS

Très faim !

FRITZ

Très soif !

DUBREUIL

Tout à la fois !

HANS

Et nous comptions sur vous pour nous sauver.

DUBREUIL

Je crois

Que tu t'es mis le doigt dans l'œil, mon pauvre frère !
Car nous ne sommes pas gavés !

PETIT JEAN

Bien au contraire !

HANS (*à la vivandière*)

Et ce petit tonneau ?

MADAME CHANTREL

Vois, comme il sonne creux !

(*ôtant la boude et le mettant sous le nez de Hans*)

Il sent bon, voilà tout !

HANS

Ah ! C'est bien malheureux !

DUBREUIL

Pas de pain dans le sac !

LE PETIT JEAN

Pas une goutte à boire !

HANS

Le monde est bien mal fait et la vie est bien noire !

DUBREUIL

Quelle idée !... Et demain, le comptez-vous pour rien ?
Tout autour de Schœnbrunn les bourgeois ont du bien ;

Et si les fournisseurs nous manquent, la conquête
Veut qu'on vive gaiement sur la peau de la bête!

LE PETIT JEAN

La bête, c'est l'Autriche, et nous en mangerons!

DUBREUIL

Bavarois, pourquoi donc rêver de ventres ronds,
De mangeaille pesante et de bière qui mousse?
Ce n'est pas en vivant trop bien qu'on se trémousse!

MADAME CHANTREL

C'est vrai!

DUBREUIL

Les gens à jeûn sont les plus forts, mon cher,
Ils ont la jambe leste et l'esprit toujours clair;
L'homme qui peut courir attrape la victoire!

HANS

Il se moque de nous.

FRITZ

Je commence à le croire.

DUBREUIL

Je suis très sérieux, mes amis; seulement . . .
Quand il faut qu'un soldat passe un mauvais moment,
Le Français est joyeux et l'Allemand est triste. . .
Nous apprécions Dieu lorsque Dieu nous assiste,
Mais, s'il nous a lâchés, nous savons rire encor;
L'éternelle gaieté c'est l'éternel trésor!
Oui, pour vous engager à la maigre pitance,
Amis, je vais vous dire, — elle est de circonstance, —
La chanson de la faim!

HANS

Quel drôle d'animal!

MADAME CHANTREL

Pour n'en pas trop souffrir, il faut chanter son mal.

DUBREUIL

Qu'as-tu, bon soldat? — Ce que j'ai,
C'est que je n'ai guère mangé
Depuis trente heures;
Le paysan s'était sauvé
Et nous n'avons plus rien trouvé
Dans les demeures.

Nous avons battu monts et plaines,
Nous avons bu l'eau des fontaines
Avec amour;
Cassant notre dernière croûte,
Nous trottions déjà sur la route
Au petit jour.

— Bon soldat, l'es-tu révolté?
— Non, car je n'ai jamais douté
De la victoire!
Elle est au bout de nos fusils,
Et l'on peut, en pays conquis,
Manger et boire!

J'ai fait toujours bonne figure
Et j'ai rétréci ma ceinture
De quelques crans;
Et ma chanson gaie et sincère
A fait oublier leur misère
Aux plus souffrants.

Je marchais au pas, crânement,
 Avec notre vieux régiment,
 Musique en tête,
 Et je bénissais, tour à tour,
 Et cet enragé de tambour
 Et le trompette !

Oui, mes amis, je vous l'assure,
 Quand on s'en va, tous en mesure,
 Allègrement,
 Le soldat sait oublier vite
 Qu'il n'y a rien dans la marmite,
 Pour le moment.

Puis il se dit : le lendemain
 Nous aurons tous le verre en main,
 Le ventre à table ...
 Sauf à n'avoir que du cheval,
 Dont l'appétit fait un régal
 Très délectable !

Et puis, s'il faut mourir quand même,
 C'est pour le pays que l'on aime
 De tout son cœur,
 C'est pour l'aigle d'or qui se dresse
 Sur le drapeau dans la détresse,
 Pour l'Empereur !

(aux Bava-rois)

Bonsoir !

(leur présentant son poing fermé, avec le geste d'un buveur qui trinque)

A vos santés !

HANS

Ils ont vraiment le diable

Au corps !

FRITZ

Et leur folie est irrémédiable!

DUBREUIL

Oui, faites comme nous jusqu'au matin vermeil,
Clampins! nourrissez-vous de bruit... ou de sommeil.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

HANS, FRITZ, SOLDATS BAVAROIS QUI S'ENDORMENT

HANS

Ils sont fous!

FRITZ

L'Empereur contribue à la chose.

HANS

C'est égal! être encore à jeûn à la nuit close,
Voilà plus qu'il n'en faut pour nous rendre méchants;
Quand pourrons-nous jamais prendre la clef des champs!

FRITZ

Moi, je suis harassé de ce métier de reître,
Je songe à la révolte — et mieux encor, peut-être...
À nous débarrasser de l'Empereur!

(Napoléon est entré sur ces dernières paroles, sans être vu.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'EMPEREUR

HANS

Vraiment!

FRITZ

Oui! tant que nous l'aurons, nous aurons du tourment!
 Nous détruisons l'effet en supprimant la cause,
 Si le monde le perd, le monde se repose!

HANS

Et c'est toi qui voudrais faire cela? Tu crois
 Que tu pourrais frapper ainsi le roi des rois?

L'EMPEREUR (*s'avançant*)

Pourquoi pas?

FRITZ (*saisi*)

L'Empereur!

(les autres soldats se lèvent)

L'EMPEREUR

Allez, je vous écoute.

J'aime assez le danger qu'on trouve sur sa route,
 Et mes bons alliés me font plaisir à voir!

FRITZ

Sire, nous avons faim!

L'EMPEREUR

La faim est un devoir,
 Ainsi que la souffrance et la mort!

FRITZ (*grognant*)

Ah! barbare!

L'EMPEREUR (*tranquille*)

Vous osez? — Et ma vie, en suis-je donc avare?
 On me voit au péril avant vous tous. Je suis
 Debout pendant le jour, errant pendant les nuits,

Et vous, esclaves nés de la terre allemande,
 Soyez donc pleins d'orgueil lorsque je vous demande
 De marcher par la gloire à votre liberté!
 L'Autriche vous combat, ayant à son côté
 L'esprit des temps passés qui la gouverne encore,
 Et moi, le chef du siècle ardent qui vient d'éclorre,
 J'apporte à l'Univers sa véritable loi;
 La Révolution française est avec moi!

FRITZ

On se bat depuis trop longtemps!

L'EMPEREUR

A qui la faute,

Si l'Europe résiste, et parle à voix trop haute,
 Si mon noble pays est encor redouté
 Quand il répand la vie et sème la clarté!...
(un coup de feu retentit au loin, Hans et Fritz saluent la balle)
 Une balle a sifflé tout près de vos oreilles!
 Vous la connaissez bien avec son bruit d'abeilles!
 Vous l'avez saluée ainsi que des conscrits!
 — Voilà des révoltés qui sont braves; j'en ris!

(deuxième coup de feu au loin, une balle siffle encore)

Quoi! vous baissez encor la tête! Ah! je devine
 Pourquoi votre Empereur vous trouve grise mine!
(à Fritz)

Donne-moi ton fusil.

(il tire du côté de l'ennemi)

Je crois que j'ai touché.

La mort, dans les combats, trouve le plus caché.

(aux soldats)

Quoi, pour quelques rôdeurs autrichiens, vous êtes,
 Au premier coup de feu, tremblants comme des bêtes!
 Mille bombes! Je crois qu'il valait mieux, capons,

Rester dans vos hameaux et porter des jupons!
 Pour un coup de fusil auriez-vous la colique?
 Les jolis défenseurs de la chose publique!
 J'ai, parmi mes troupiers, des femmes sans galons
 Qui portent mieux que vous giberne et pantalons;
 Leurs actions d'éclat ne les font pas plus fières,
 Et vous ne valez pas les moindres vivandières!

HANS

Ah! tarteifle! prouvons que nous n'avons pas peur!...
 Sire, pardonnez-nous un moment de stupeur!
(aux soldats, leur montrant l'épaulement de terrain)
 Allons! face au danger! et placez-vous au centre!
 Montrez à l'ennemi qu'on a du cœur au ventre,
 Et que les Allemands de Bavière, morbleu!
 Même s'ils sont à jeûn, font bien le coup de feu!...
 Nous laisser comparer à des femmes, c'est grave!

LES SOLDATS *(résolus)*

Oui!

HANS

Vive l'Empereur!... Car l'Empereur est brave!...
 Sire, ne restez pas au danger.

L'EMPEREUR

Et pourquoi,
 N'ayant pas peur pour vous, auriez-vous peur pour moi?

HANS

Mais, Sire, il suffirait d'une balle perdue.

L'EMPEREUR

Celle dont je mourrai n'est pas encore fondue,

FRITZ (*à part*)

C'est un homme très fort qui croit à son destin.

(*il rejoint les soldats*)

L'EMPEREUR (*lui rendant son fusil*)

Tu redeviens aussi soldat, toi, le mutin ?

Il vaut mieux être brave, ou du moins le paraître,

Que d'être fusillé par les siens, comme traître !

(*à part*)

L'amour qu'ils ont pour moi n'est qu'un éclair d'amour,

Ces gens-là, je le sens, me trahiront un jour.

(*Rideau.*)

CINQUIÈME TABLEAU

LE SOIR DE WAGRAM. — JUILLET 1809

(*Le champ de bataille de Wagram, la nuit. — Des morts et des blessés sont étendus. — Des plaintes se mêlent à de lointaines rumeurs. — Les campagnes sont indistinctes dans la pénombre bleue. — Dubreuil, Madame Chantrel et le petit Jean parcourent le champ de bataille avec des lanternes.*)

SCÈNE I

DUBREUIL, MADAME CHANTREL, LE PETIT JEAN,
SOLDATS FRANÇAIS, FRITZ BLESSÉ.

LE PETIT JEAN

Wagram ! c'est un beau jour pour les Français !

4

DUBREUIL

Ah ! diantre,

Je te crois, et l'Autriche a du plomb dans le ventre !
 C'est le mois de juillet, la mort a fait ses foins,
 Et l'Empereur François a des lascars en moins !

LE PETIT JEAN

Et nous aussi, mon vieux !... Que de blessés par terre,
 Et que de morts !...

DUBREUIL

La mort est parfois salutaire,
 Et mieux vaudrait rester pour tout de bon à bas
 Que rentrer cul-de-jatte ou manchot des deux bras !

MADAME CHANTREL (*écoutant*)

On se plaint par ici...

LE PETIT JEAN

Non, plus loin...

DUBREUIL

Eh ! la mère ?

Avez-vous de la goutte encore ?

MADAME CHANTREL

Non, plus guère.

DUBREUIL

Où sont nos brancardiers ?

MADAME CHANTREL

Ils reviendront bientôt.

Ils viennent d'emporter un lieutenant là-haut,
 A l'ambulance.

DUBREUIL

Alors, il nous faut les attendre...

Un blessé qui soupire!... Oui, je viens de l'entendre.

Ce n'est pas loin... Voyons un peu...

(il s'approche d'un homme étendu)

Pauvre mâtin!

Il n'ira pas, je crois, jusqu'à demain matin.

Le ventre ouvert, c'est grave!... Eh! l'homme!... Sa figure

Me revient, mais la nuit est tellement obscure

Que je distingue mal son visage... Je crois

Reconnaître pourtant un de mes Bavaois.

LE PETIT JEAN

Un de nos alliés?

DUBREUIL

Eh! oui, la chose est sûre,

C'est Fritz, qui geignait tant d'avoir faim... Sa blessure

Est horrible! Un grand coup de sabre... et je crains bien

Que ce ventre fendu ne serve plus de rien!

Donnons-lui cependant de quoi boire...

LE PETIT JEAN

Il soupire...

Hum! hum! un Bavaois tué pour notre Empire,

Certes, il doit en avoir le cœur gros!

FRITZ

Je crois bien!

(il tire un coup de pistolet à Dubreuil)

Tiens! brigand de Français!

MADAME CHANTREL

Ah! le traître!

LE PETIT JEAN

Ah! le chien

De blessé!

PETIT JEAN (*frappant Fritz de sa baïonnette*)

Moi, je vais l'achever!

DUBREUIL (*soutenu par les siens*)

La canaille!

LE PETIT JEAN

h! sacrebleu! pourquoi faut-il que l'on s'en aille
Porter secours à ceux qui ne demandent rien?

DUBREUIL

Ah! le coup est mauvais! Vite, un peu de soutien!
J'ai du sang dans la bouche, et ce n'est pas bon signe!

LE PETIT JEAN

Oui, c'est vraiment périr d'une façon indigne!

DUBREUIL

Et moi qui rêvais tant de finir au grand jour,
Terrible, un contre cent... Je passe avant mon tour!...
Ainsi, j'avais pitié d'un Teuton!... Suis-je bête!...
J'obéis à mon cœur et je n'ai pas de tête!...
Dieu! que je me sens faible!

MADAME CHANTREL

Et pas de médecin!

DUBREUIL

Non! c'est bien inutile!

(avec fureur)

Assassin! assassin!...

Ah! comme tout va vite!... Amis, c'est l'agonie!...

Et dire que voilà ma carrière finie!...

Moi qui n'ai rien aimé sur terre, nom! de nom!

Que le drapeau de France et les coups de canon!

J'étais bon pour longtemps encor, malgré mon âge:

Pendant plus de vingt ans j'exultai de courage.

Je m'offris tout entier au feu de l'ennemi,

Vétéran de Wagram et conscrit de Valmy!...

Et, me voilà soudain tué, la nuit, sans gloire,

Par un reître allemand à qui je donne à boire!...

Ah! mon Dieu!

MADAME CHANTREL

Taisez-vous, ne vous épuisez pas!

Je ne perds pas l'espoir.

DUBREUIL

Soit, mais je suis bien las.

(d'une voix plus grave et plus éteinte)

Écoutez: Si quelqu'un de vous, après la guerre

Est vivant, dans Paris qu'il aille voir ma mère:

Elle est vieille et cassée et demeure très loin,

À Bagnaux, tout là-haut, dans sa cabane, au coin

de l'Église; il faudra l'aller trouver bien vite...

Qu'on lui parle de moi longtemps, mais qu'on évite

de lui dire qu'elle a perdu son vieil enfant.

Racontez lui plutôt que, blessé, triomphant,

Je restai prisonnier dans une autre patrie,

Que je dois la revoir un jour, que je la prie
De m'attendre paisible, et d'avoir le cœur fort...
Car je veux qu'elle vive... en ignorant ma mort!...

MADAME CHANTREL

Oh! vous ne mourrez pas!

DUBREUIL

Mes amis!... tout est sombre!

C'est fini!

PETIT JEAN (*accourant*)

L'Empereur! Il s'avance dans l'ombre,
Il visite le champ de bataille!

DUBREUIL

Morbleu!

Je veux le voir encore avant d'aller voir Dieu!

(*Entrée de l'Empereur avec une escorte.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, L'EMPEREUR ET SA SUITE

L'EMPEREUR (*sérieux*)

Quatre généraux morts de mon côté, c'est grave!

Un sang si généreux et si pur ne se lave

Que dans des flots de sang étranger.

(*apercevant le groupe*)

Qu'est-ce donc?

Quel est ce groupe avec des lanternes?

MADAME CHANTREL (*s'avancant*)

Pardon,

Majesté, si ma voix tremblante vous arrête,
C'est pour un vétéran français; sa vie est prête
A s'enfuir. Cette nuit, il n'y a qu'un moment,
Un blessé bavarois l'a frappé lâchement.

L'EMPEREUR (*s'approchant*)

Ah! tous ces alliés! Quelle exécration engeance!

DUBREUIL

Majesté, mes amis soigneront ma vengeance
Et les jours de périls sont de beaux jours pour eux.
Sire, je vous contemple, et je m'en vais heureux!
Adieu! Soyez toujours vainqueur, vous pouvez croire
A la foi des mourants qui chantent votre gloire!...
Vive l'Empereur!

(*il pousse un grand râle.*)

Ah!

L'EMPEREUR (*énergique et calme*)

Allons! un chirurgien!

Tous ces vieux grognards-là, moi, je les connais bien!
Et leur solidité puise à des sources telles
Qu'ils triomphent parfois des blessures mortelles,
Oui! leur sang est si chaud et leur cœur est si fort,
Qu'on en a vu, je crois, revivre après la mort!...

(*On s'empresse autour de Dubreuil.*)

(*Rideau.*)



ACTE II

SIXIÈME TABLEAU

LE DIVORCE. — OCTOBRE 1809

A Fontainebleau. — L'Empereur seul, dans une salle du palais, devant une table chargée de papiers.

SCÈNE I

L'EMPEREUR (*seul*) .

Novembre passera sans campagne nouvelle,
L'Autriche a fait la paix; et la paix est fort belle
Pour nous; mais en Espagne, on se bat... Quel pays!
J'y verrai cependant mes ordres obéis...
Berthier est à Schœnbrunn, Wellington fortifie
Torres-Vedras,... allons! de la philosophie!...
Après des mois passés au pays allemand,
Fontainebleau m'apporte un vrai soulagement;
J'aurai la chasse à courre après la chasse à l'homme...
Six heures vont sonner... Il se fait tard. — Ah! comme
L'Impératrice est lente à venir! Et, pourtant,
L'instant que je désire est un pénible instant...

Lui parler d'un divorce est rude!... Ah! Joséphine!
Ton prestige est exquis et ta pensée est fine,
Mais, avec un César qui parcourt l'univers,
Ainsi que les combats, l'amour a ses revers!...
Fouché l'aura-t-il vue?... Et, fut-il assez brave
Pour l'avoir pressentie en cette affaire grave?
La démarche était lourde et le sujet cruel;
Mais mon ordre était clair et mon vouloir formel.
(Entrée de Fouché.)

SCÈNE II

L'EMPEREUR, FOUCHÉ

L'EMPEREUR

Le voici!

(bref)

Parlez-moi! — j'attends.

FOUCHÉ

Sire,

C'est chose faite,

L'EMPEREUR

D'où vient alors cette mine défaite?

FOUCHÉ

J'ai vu l'Impératrice en votre nom.

L'EMPEREUR *(impatient)*

Eh bien?

FOUCHÉ

Sire, ne croyez pas qu'on brise un tel lien
 Sans blesser tout à coup la femme la plus douce,
 Par une douloureuse et profonde secousse!

L'EMPEREUR

Pourtant votre finesse est assez en renom.
 N'auriez-vous pas agi trop brusquement?

FOUCHÉ

Oh, non!

L'EMPEREUR

Alors? — Est-ce un refus de sa part?

FOUCHÉ

Une reine

N'étale pas ainsi son amour ou sa haine
 Devant l'humble porteur de telles missions.

L'EMPEREUR

Concluez.

FOUCHÉ

Tout va mieux que nous ne le pensions;
 Mais c'est comme une ville assiégée et rebelle,
 Sire, j'ai simplement construit ma parallèle;
 Je fus, comme il convient, regardé d'un peu haut;
 J'ai creusé le chemin, vous donnerez l'assaut.

L'EMPEREUR

Parfait!

FOUCHÉ

Son grand amour, gêné par ma présence,
Semble admettre pourtant beaucoup d'obéissance.

L'EMPEREUR

Bien!

FOUCHÉ

Un peu de frayeur tempère son courroux,
Car le maître, pour elle, est caché dans l'époux.

L'EMPEREUR

Ah! la voici.

*(il fait signe à Fouché de sortir)**(Entrée de l'Impératrice; — sortie de Fouché.)*

SCÈNE III

L'EMPEREUR, JOSÉPHINE

L'EMPEREUR

Ce soir, tu n'étais pas pressée?

JOSÉPHINE

Non, des pressentiments absorbaient ma pensée,
Et je laissais s'enfuir le temps, sans le savoir.

(à part)

Son œil est souriant et ne laisse rien voir;
Et cependant, tantôt, Fouché m'a pressentie.

L'Empereur jouera-t-il une telle partie?

Je le crains.

L'EMPEREUR (*à part*)

Sur son front un nuage a passé.

JOSÉPHINE (*à part*)

Courage, ô pauvre cœur ! par avance brisé !...

(*haut*)

Pourquoi donc te montrer plus froid que d'habitude ?
 Je te croyais heureux dans cette solitude,
 Après autant de gloire et de sombres périls.
 La forêt a perdu le charme des avrils,
 Mais les chasses d'automne auront de quoi te plaire.

L'EMPEREUR

Peut-être !

(*un silence*)

JOSÉPHINE

Caches-tu quelque sourde colère ?
 Pourquoi ne dis-tu rien ? Quel mal t'ai-je donc fait ?
 Mon cœur, gros de tourments, tout à l'heure étouffait,
 Et l'horizon des ans me semblait noir d'orage...
 Lorsque tu l'as voulu, j'ai prouvé mon courage,
 Mais un danger secret paraît toujours plus grand,
 Et l'on terrasse mieux le mal que l'on comprend.
 Ne me fais pas souffrir par trop d'attente !

L'EMPEREUR

Ecoute :

Sitôt que mon regard te trouva sur ma route,
 Je t'aimai d'un amour intelligent et sûr ;
 Nos passés mutuels n'ont pour nous rien d'obscur.
 Je rencontrai dans toi, veuve jeune et charmante,

La raison d'une épouse et le cœur d'une amante ;
 Et tu vis un moment, (oh ! je ne m'en plains pas !)
 Ma jeunesse orageuse enchaînée à tes pas.
 Depuis lors, tu le sais, je t'ai toujours aimée,
 Ma vie à tout roman inutile est fermée,
 Et j'ai plus de souci des moindres grenadiers
 Que des femmes sans nombre, aux cœurs incendiés,
 Que subjuge mon nom, et qu'affole ma gloire.
 Pour toi, tu m'as charmé longtemps et je puis croire,
 Sans être vaniteux et sans nourrir d'erreur,
 Que tu chéris autant l'homme que l'Empereur.

JOSÉPHINE

C'est vrai !

L'EMPEREUR

Voilà pourquoi, sachant ton âme grande,
 Ton maître, ton époux, ton ami, te demande
 Que ton cœur généreux soit assez résolu
 Pour prouver un amour encor plus absolu ;
 Car, tu devras — l'ivresse humaine est toujours brève ! —
 Immoler au devoir la splendeur d'un beau rêve !

JOSÉPHINE

Tu pourrais me quitter?... Tu voudrais?...

L'EMPEREUR

Les raisons

D'Etat ouvrent souvent d'étranges horizons !
 Oui, j'ai dû refouler toute révolte intime,
 Mon prestige commande ! — et c'est toi la victime !

JOSÉPHINE

Ah ! oui, c'est le divorce... et ce mot insensé,

Ta lèvre, devant moi, ne l'a pas prononcé,
 Car ton amour le craint, et ton remords l'évite!
 Ah! de grâce! ouvre-moi ton âme... Parle vite!...

L'EMPEREUR

Oh! la chose est fort simple, et voici mes raisons
 Que ne sauraient souiller aucunes trahisons :
 Tu ne m'as pas donné d'héritier ; mon Empire
 S'étend presque partout où l'Europe respire ;
 Mes peuples sont nombreux ; j'en aurai plus encor :
 Aussi, je n'entends pas qu'un si vaste trésor
 Enrichisse, à ma mort, des maisons étrangères.
 Tes enfants, pour ce poids, ont les mains trop légères ;
 Et puis, motif plus grave, ils ne sont pas de moi ;
 Et d'ailleurs, n'est-ce pas suffisant, sur ma foi,
 Qu'Eugène ait presque un trône, et qu'Hortense soit reine?
 Ton fils est vice-roi, ta fille est souveraine ;
 Beauharnais n'en avait pas tant rêvé pour eux!

JOSÉPHINE

Et les frères?

L'EMPEREUR

Ils sont déjà bien trop heureux
 De régner sur l'Espagne et sur la Westphalie,
 Mais penser qu'ils pourraient me succéder!... folie!
 Sache-le, c'est un fils que je veux à présent ;
 C'est l'âme de mon âme et le sang de mon sang!

JOSÉPHINE

Oh! mon Dieu!

L'EMPEREUR

J'ai déjà choisi la fiancée
 Qui réalisera cette haute pensée

Et doit, par la naissance auguste d'un enfant,
Perpétuer mon nom de César triomphant.

JOSÉPHINE

Quel est donc son pays ? Et m'est-elle connue ?

L'EMPEREUR

Elle est fille de rois , jeune, blonde, ingénue ;
Son père est l'Empereur d'Autriche.

JOSÉPHINE

Ah ! je vois bien

Quelle âpre passion brise notre lien !
Tu veux un fils, dis-tu ; soit, je voudrais le croire ;
Mais, je lis en ton cœur, gonflé par la victoire,
Dont la raison d'État cache les trahisons !
Devenir l'allié des royales maisons,
Voilà le vrai désir que ton astuce nie ;
Car, malgré ta puissance et malgré ton génie,
Tu maudis quelquefois, sottement orgueilleux,
Et la Corse sauvage et tes obscurs aïeux !

L'EMPEREUR

Tu mens !

JOSÉPHINE

Tu sais que non. L'homme a de ces faiblesses.
Que devraient t'importer les cours et les noblesses,
A toi, vrai moissonneur d'hommes, semeur d'effrois,
Plus grand que tous les grands, plus roi que tous les rois !
Tu peux tout élever ; toi, plus rien ne t'élève !
Si les titres royaux te hantent comme un rêve,

Rappelle-toi que Dieu fut large et te donna
 Bien plus en te donnant Austerlitz, Iéna,
 Wagram et Friedland, et, bien avant encore,
 Arcole, où, brandissant le drapeau tricolore
 Et, de tous obéi, rien qu'en levant les yeux,
 A côté de la mort tu passais, dédaigneux !

L'EMPEREUR

Moi ! rechercher les rois !... Faut-il qu'on te réponde ?
 Les titres ! les blasons !... Mais, je les mets au monde !
 Mes lois fleurissent vite, et mes décrets sont prompts :
 Et ma plume suffit à créer des barons.

JOSÉPHINE

Des titres moins nouveaux te plaisent mieux encore ;
 Et ces nobles d'hier, que ta main fit éclore,
 Ne flattent pas autant ton orgueil plébéien !

L'EMPEREUR

Assez !

JOSÉPHINE

Je me tairai tout à l'heure. C'est bien ;
 Mais celle qu'on rejette a le droit de défense,
 Car l'abandon suprême est la suprême offense !
 Et puis... je lis encor plus avant dans ton cœur
 Où, sans doute, un amour nouveau parle en vainqueur,
 Un amour automnal, aux ardeurs frémissantes,
 L'amour des guerriers mûrs pour les vierges naissantes,
 Car ta princesse blonde, où sourit le printemps,
 Comme une fleur de mai, s'offre à tes quarante ans !

L'EMPEREUR

C'est mon droit ; seulement une chose m'étonne,
Toi, plus vieille que moi, tu railles mon automne ;
Toi, dont l'âge sévère et l'arrière saison
Devraient calmer le cœur et grandir la raison !

JOSÉPHINE.

O reproche cruel et presque lâche !

L'EMPEREUR

Femme,

Que mon âge m'égare ou qu'un désir m'enflamme,
Qu'importe ! Je suis libre en étant l'Empereur !
Et même, sans donner d'excuse à ma fureur,
Je pourrais te chasser, pour choisir dans le monde
Celle que je voudrais pour compagne féconde !
Une vierge m'attend, je l'aime, et je l'aurai.
Malgré mes quarante ans, je crois être à son gré ;
Quels que soient les défauts qu'elle me reconnaisse,
Ma gloire est toujours neuve et me sert de jeunesse.
Pour toi, c'est un grand tort d'évoquer le passé,
Car, lorsque tes beaux yeux près de toi m'ont fixé,
Tu m'apportais en dot tes tristesses de veuve,
Deux enfants déjà grands, un amour à l'épreuve,
Un cœur bon, mais d'abord mobile dans sa foi...
Barras et Tallien en savent plus que moi !

JOSÉPHINE

Tais-toi, car de tels mots dépassent la mesure !

L'EMPEREUR

Mais, tu connais fort bien tout cela, je t'assure ;
Je constate, ma chère, et ne t'insulte pas.

JOSÉPHINE

Tu n'étais pas ainsi quand, jadis, dans mes bras,
 Ton amour s'endormait, encor chaud de ta gloire!
 Hélas! elle est venue enfin, cette heure noire
 Qui s'offrait, obstinée, à mes pressentiments!
 Ah! pitié! Songe encore à ces divins moments
 Où s'épanouissait notre double folie!
 Ah! ne me parle plus commé un César, oublie
 Ce que ta femme a dit d'étrange ou de blessant;
 On peut demeurer doux quand on est tout puissant,
 Et la bonté nous semble encore plus profonde
 En venant de celui qui fait trembler le monde!

L'EMPEREUR

J'ai dit ce qu'il fallait.

JOSÉPHINE

Tu ne peux renier
 Et ta première joie et ton bonheur dernier;
 Ton pouvoir n'a jamais souffert par mon caprice,
 Car je fus bien plus femme, hélas! qu'Impératrice!
 Et voici qu'à présent tu veux nous désunir
 Pour te créer soudain tout un autre avenir!
 Non! non!... Ne foule pas aux pieds celle dont l'âme
 Te fut, près des autels, donnée à Notre-Dame!...
 Dieu nous aimait alors! Il te l'a bien prouvé!
 Tremble pour le bonheur nouvellement rêvé,
 Pour l'enfant inconnu qui te viendra peut-être;
 Ah! ne tente pas Dieu! n'irrite pas ton maître,
 Et ne provoque pas les obscurs lendemains
 Où veillent les douleurs au détour des chemins!

L'EMPEREUR

Tu veux que devant Dieu ma faiblesse frissonne,
Soit. Mais obéis-moi sans invoquer personne ;
Si mon maître est là-haut, ici je suis le tien !

JOSÉPHINE

Ne m'abandonne pas !

L'EMPEREUR

Je reste ton soutien.

Ton cœur tumultueux connaîtra l'accalmie,
Car, mon amour pieux te gardant pour amie,
Te laisse, sous l'égide auguste de mes lois,
Ton nom d'Impératrice et ta cour d'autrefois.

JOSÉPHINE

Encore Impératrice, hélas ! tandis qu'une autre
Va s'emparer demain du bonheur qui fut nôtre !

L'EMPEREUR

C'est assez !

JOSÉPHINE

Ma tendresse embrasse les genoux !

L'EMPEREUR

Relève-toi.

JOSÉPHINE

Je suis l'épouse sans époux !

Au moins ne sois pas dur pour celle que tu blesses !
Que ta force ait pitié de mes justes faiblesses
Car je t'offre en mon deuil un cœur toujours fervent,
Moi, reine sans royaume et veuve d'un vivant !

L'EMPEREUR

Je te garde à jamais un dévouement sincère,
 Mais, tu le vois, mon cœur de conquérant se serre ;
 Car, dans tous les adieux terrestres, le plus fort
 Sent passer près de lui comme un souffle de mort !

(il l'embrasse)

Et maintenant, c'est bien, sois calme et résignée,
 Tais les tristes pleurs dont ta joue est baignée.
 Tout à l'heure tu vas te montrer à la Cour ;
 Cache bien la blessure où saigne ton amour ;
 Sèche tes yeux rougis et demeure sereine,
 Debout dans ta fierté gracieuse de reine.
 Nos plus sûrs courtisans, nos amis les meilleurs
 N'ont pas le droit de lire au fond de nos douleurs,
 Car, s'ils les devinaient — oh ! je connais les hommes ! —
 Ils se riraient de nous et du peu que nous sommes !
 Gardons notre prestige impérial. Unis
 Depuis plus de douze ans et par le sort bénis,
 Si nous nous séparons, séparons-nous sans haine ;
 L'amour qu'on se rappelle est encore une chaîne ;
 Enfin mon amitié, lien pur et sacré,
 Finira seulement lorsque je finirai.

(Rideau.)



SEPTIÈME TABLEAU

LA FORÊT DE MINSK. — NOVEMBRE 1812.

Arbres couverts de neige. — A droite, une mesure à moitié démolie. — Chemins déserts. — Madame Chantrel s'avance lentement, avec son fils blessé. — Tous deux sont en haillons.

SCÈNE I

MADAME CHANTREL, LE PETIT JEAN

MADAME CHANTREL

Les trompettes au loin s'éteignent, les tambours
Roulent, diminuant tristement leurs bruits sourds.
Les malheureux pleurant vers des cœurs secourables
Ne peuvent invoquer que d'autres misérables !

LE PETIT JEAN

La Russie et l'hiver !... Le bon temps est passé !...
Le corps reste sans force et l'esprit est glacé ;
Le froid ou les kosaks, quel dilemme effroyable !
La grande armée est morte et la gloire est au diable !
(*s'arrêtant*)
Mère ! je ne puis plus !

MADAME CHANTREL

O mon Dieu ! je voudrais
L'arracher à l'horreur de ces mornes forêts !
Quel lugubre désert !... (*appelant*) oh !... ho !...

LE PETIT JEAN

C'est la retraite !
Tout est perdu ! Personne au loin ! Ah ! je m'arrête...
Ce qui reste des miens est séparé de nous !
La bravoure ne sert à rien ; nous sommes fous
D'être venus combattre ici... Chacun succombe,
La neige est un linceul et la terre une tombe !

MADAME CHANTREL

Nous pouvons regagner l'Allemagne.

LE PETIT JEAN

Elle est loin !
Je crois que c'est fini. Je mourrai dans ce coin.
(*il s'installe dans la mesure*)

MADAME CHANTREL

Mon enfant !

LE PETIT JEAN

Quelle neige horrible ! quelle bise !
L'armée a tout vaincu, mais le froid l'a conquise !
L'imprévu, pour la gloire, a de ces casse-cou...
Oui ! Nous n'avons trouvé de chaleur qu'à Moscou !...
Un peu trop, il est vrai ; car la mort, très adroite,
Nous rôtissait à gauche et nous gelait à droite.

L'Empereur nous croyait victorieux : chansons!
 Il avait tout en main, excepté les saisons!
(portant sa main à sa jambe avec une exclamation de douleur.)
 Ah! cette balle au pied me semble mal placée!

MADAME CHANTREL

Ta blessure, pourtant, paraissait bien pensée?

LE PETIT JEAN

Non, mais je suis heureux, mère, quand je vous vois
 Si vaillante au milieu d'une armée aux abois...
 Et votre pauvre enfant est fier de votre force!

MADAME CHANTREL

Mon cœur saigne pourtant sous ma robuste écorce,
 Car la mère, enchaînée à la commune loi,
 Souffre de la souffrance encore plus que toi!

LE PETIT JEAN

Pauvre mère! C'est vrai, je suis bien bas... j'enrage
 De perdre ma vigueur en gardant mon courage...
 Le froid... la faim... la soif!...

MADAME CHANTREL

Mon Dieu! plus de secours!...

La neige est sans limite et les échos sont sourds!

(le petit Jean semble s'endormir)

Tu ne vas pas dormir ainsi! Non! C'est folie!

L'hiver pense au soldat quand le soldat l'oublie,

Le ciel porte malheur à celui qui s'endort;

Et l'immobilité dans le froid, c'est la mort!...

LE PETIT JEAN

Mère, je suis bien las !

MADAME CHANTREL

Oh ! mon Dieu, qu'il est pâle !
 Son haleine est à peine un souffle qui s'exhale !
 Je suis devant son mal sans pouvoir le guérir !...
 Jean !... tu ne réponds pas !... Oh ! tu me fais mourir !...
(des trompettes retentissent)
 Les voilà !

LE PETIT JEAN *(dans un sursaut)*

Des clairons chantent à mon oreille !
 On dirait une voix d'ami qui me réveille !
(se dressant avec énergie)
 Si je pouvais marcher encore, sacrebleu !
 Si j'avais seulement du pain, du petit bleu,
 Si, pour me réchauffer, je trouvais quelques larmes
 D'eau-de-vie, ah ! Bon Dieu ! je reprendrais les armes !

MADAME CHANTREL

Ils ont de tout cela, peut-être.

LE PETIT JEAN

Nous verrons !
(à part)
 Le plus sûr de leurs biens c'est le bruit des clairons ;
 Du moins c'est mon idée, et mon idée est triste.
 Ah ! ce bougre de froid ! parfois l'on y résiste,

Mais quand, un jour, la faim l'accompagne, bonsoir !
 Il ne nous reste plus alors qu'à nous asseoir
 Pour casser notre pipe avec philosophie.

(les clairons se rapprochent)

MADAME CHANTREL *(avec emportement)*

Les voici!... Des Français!... Mon Dieu, je me confie
 A vous pour protéger mon enfant, mon seul bien!

(Les soldats français apparaissent.)

SCÈNE II

LES MÊMES, DUBREUIL, SOLDATS FRANÇAIS
 EN HAILLONS

DUBREUIL

Qui vive?

MADAME CHANTREL ET LE PETIT JEAN

France!

DUBREUIL

Allons, tant mieux!

(s'approchant)

Quel temps de chien,

La mère! On reste donc en panne dans la neige?
 Vous pouvez sans façon prendre place au cortège.

MADAME CHANTREL

Mon enfant meurt de faim et de soif!

DUBREUIL

Le petit

Est comme nous. Ma foi, ce n'est pas l'appétit
 Qui manque, nom de nom! Quand une fois l'on entre
 Dans ce sacré pays, il faut serrer son ventre.
 C'est ce que nous faisons depuis longtemps.

MADAME CHANTREL

Ainsi,

Vous n'avez rien?... ni pain, ni vin?

DUBREUIL

On est transi

De froid! On marche tous à l'aventure, on grogne,
 On compte retrouver la Prusse ou la Pologne,
 On se traîne en troupeaux du côté du couchant,
 Faisant le coup de feu tous les jours, et cherchant
 Quelque cheval crevé pour mettre dans la soupe,
 Et voilà. — Si l'enfant veut se joindre à la troupe,
 Il nous fera plaisir, un tambour d'excédent
 Nous rend le pas plus lesté et le cœur plus ardent.

MADAME CHANTREL

Mon enfant est blessé.

DUBREUIL

Gravement?

LE PETIT JEAN

Camarades,

Si vous ne pouvez pas transporter les malades,
 Il faudra me laisser ici, je ne puis plus
 Marcher, et je vous crois, en somme, assez perclus
 Pour n'avoir pas besoin de mes propres misères.

DUBREUIL

Pauvre petit! Voilà des paroles sincères!
Nous ne pouvons t'aider, la chose se comprend,
Et, pas même une goutte à t'offrir! — C'est navrant!

MADAME CHANTREL

Mon Dieu!... Je resterai près de lui.

DUBREUIL (*à part*)

La froidure

Pourrait bien l'achever, car la nuit sera dure!

(au petit)

Tiens, voilà mon manteau, c'est ce que j'ai de mieux;
Couvre-toi bien.

MADAME CHANTREL

Merci!

LE PETIT JEAN

Merci!

DUBREUIL

Nous autres vieux,

Quoique déjà la mort nous guette et nous tracasse,
Nous gardons cependant une bonne carcasse.

MADAME CHANTREL

Je vous bénis!

DUBREUIL

Bonsoir! et bonne chance!

LE PETIT JEAN

Adieu!

DUBREUIL (*revenant sur ses pas*)

Ah! j'oubliais; voici pour allumer du feu :
Un briquet; j'en ai deux; nous partageons ensemble;
C'est si bon pour le corps une flamme qui tremble!

(*à part*)

Mais dans cette contrée exécrationnelle, le bois
Fume toujours en diable, et brûle... quelquefois!

(*haut*)

Adieu!

(*Ils s'en vont et madame Chantrel cherche à allumer
du feu avec des branches mortes dans la cabane.*)

SCÈNE III

MADAME CHANTREL, LE PETIT JEAN

MADAME CHANTREL

C'est vrai! je perds ma peine avec ces branches;
Tout est froid et mouillé dans ces campagnes blanches!

LE PETIT JEAN

Pauvre mère!

MADAME CHANTREL

Comment te sens-tu maintenant?

LE PETIN JEAN (*à demi en extase*)

Je me trouve beaucoup moins mal ; c'est étonnant !
Je suis enveloppé par une chaleur tiède,
Mon esprit tout à coup s'éclaire et se possède...

MADAME CHANTREL

Oh, bien-être fatal et mortel !... Mon enfant !...
Ne t'endors pas ainsi !... Je veux, te réchauffant
Dans mes bras, te donner le reste de ma vie !

LE PETIT JEAN (*dans l'extase suprême*)

Pourquoi ? Laisse flotter mon âme ! Elle est ravie !...
C'est la France et son ciel clément que je revois !
Je sens la bonne odeur des prés verts et des bois...
Oh ! quel paisible soir d'été ! Tu m'accompagnes...
Vois que de longs chemins et de riches campagnes,
Et de clochers perdus derrière les moissons !
O mes chers souvenirs !... O mes grands horizons !
Vos muettes splendeurs m'ont inondé de joie !...
Au-dessus des côteaux bleuis le ciel rougeoit,
Et des moucherons d'or au calme tournoient
Valsent dans l'air du soir délicieusement...
Le vent n'agite plus le bouleau ni le tremble,
C'est bien beau tout cela !... Nous le voyons ensemble...
(il pousse un grand soupir)

Ah !

(il meurt)

MADAME CHANTREL

Mon enfant !... C'est bien fini !... Ses doigts glacés
Se sont déjà raidis entre mes mains pressés !...
Petit Jean !... Oh ! mon Dieu !... Du secours !... Non ! per-
[sonne.
C'est la bise qui pleure et le vent qui frissonne !...

Ah!... que me reste-t-il au monde si tu meurs!...
 Mais... j'ai bien entendu de lointaines rumeurs...
 Allons voir!... Et pourquoi?... Je trouverai, sans doute,
 Des soldats expirants qui tombent sur la route...
 Maudite soit la guerre où ta vie a sombré,
 O toi que j'ai suivi pour t'avoir adoré!
 Maudit soit l'Empereur à l'inferral génie,
 Qui triomphe, insolent, dans sa gloire impunie
 Et que suivent encor, sur un sanglant chemin,
 Les troupeaux aveuglés du grand bétail humain!

(des cris de « Vive l'Empereur ! » éclatent non loin de là)

C'est Lui! C'est l'Empereur que l'on acclame encore,
 Il est vivant! Ses yeux verront lever l'aurore,
 Et des mères sans nombre — inconsolable deuil! —
 Veilleront, sans amis, des enfants sans cercueil!
 Ah! sois maudit! je veux aller...

*(Entrée de l'Empereur au milieu du bataillon sacré : généraux
 en loques, soldats en haillons.)*

SCÈNE IV

L'EMPEREUR, SA SUITE, MADAME CHANTREL

UN GRENADIER *(arrêtant madame Chantrel)*

Femme, es-tu folle?

MADAME CHANTREL

L'Empereur!... Son aspect m'enlève la parole!

(*bas, au soldat*)

Soldat! mon fils est mort, dans mes bras, aujourd'hui.

LE GRENADIER

Sans doute que demain nous serons comme lui.

L'EMPEREUR (*à son entourage*)

Oudinot et Victor nous attendent; courage!
Si mon front un moment a plié sous l'orage,
C'est pour se redresser plus fièrement demain!
Quand je marche avec vous, doutez-vous du chemin?

LES SOLDATS

Non!... Non!...

L'EMPEREUR

Je vous le dis, croyez à la Patrie!
Sa sève a pu couler, mais sans être tarie;
Et votre chef, toujours debout, quoique navré,
Contemple avec orgueil son bataillon sacré!

TOUS

Sire, nous vous suivrons!

L'EMPEREUR

C'est bien! Vous savez croire.
Vaincus, mais indomptés, vous parlez de victoire,
Certains que votre lutte immense a pour témoin
Le pays anxieux qui regarde de loin!
Oui, tout le sol français brûle de votre fièvre,
C'est son nom que les morts ont encor sur la lèvre,

C'est son âme de feu qui nous suit sans repos
Et semble, avec le vent, battre dans nos drapeaux !

TOUS

Vive la France !

L'EMPEREUR

Amis ! Sachons périr pour elle,
S'il lui faut notre mort pour rester immortelle !
(*Il passe, suivi de son bataillon.*)

SCÈNE V

MADAME CHANTREL (*seule, près du corps de son fils*)

La mort, il la défie... Ils sont tous comme lui !
Les suivre ? ô mon enfant, dont la pauvre âme a fui !
Non ! non ! Je ne puis pas t'abandonner en proie
Aux funèbres corbeaux dont l'essaim se déploie
Autour des combattants par la mort moissonnés ;
En te prenant les jours qui te furent donnés,
Dieu me reprend ainsi le meilleur de moi-même !...
Oh ! tes petites mains et ton visage blême,
Je les veux embrasser une dernière fois,
Et, puisque dans l'horreur sinistre de ces bois,
Le soldat indompté sourit quand il expire,
Puisque notre Empereur veut mourir pour l'Empire,
Alors, immolons-nous, chacun pour notre foi !

(*à son fils*)

Tu meurs pour ton pays, moi je mourrai pour toi !

(*Elle se couche à côté de lui.*)

(*Rideau.*)

HUITIÈME TABLEAU

LE PAPE. — JANVIER 1813.

*Une salle du palais de Fontainebleau. — Le Pape, seul, assis
près d'une fenêtre, les bras appuyés dans son fauteuil.*

SCÈNE I

LE PAPE

Janvier mil huit cent treize ! Est-ce encore une année
Qui verra s'assombrir ma dure destinée ?...
Fontainebleau pourtant s'anime ; l'Empereur
Est de retour. Que faire avec lui ? La fureur
Se mêle dans son âme à des bontés soudaines,
Car de récents malheurs exaspèrent ses haines.
Qu'attendrais-je de lui, moi, le Pape captif ?...
Que je reste paisible ou que je sois plaintif,
C'est son intérêt seul qui le guide, et la foule
Se mêle aveuglément à ce torrent qui coule
Vers un but inconnu que nul n'a deviné.
A son pouvoir sans frein, je suis abandonné.

(Entrée de l'Empereur.)



SCÈNE II

L'EMPEREUR, LE PAPE

L'EMPEREUR

Je vous salue avec respect, mon très-saint Père,
Comme je vous l'ai dit tout récemment, j'espère
Que, pendant vos longs jours de saint isolement,
Vous avez médité sans haine, et sagement,
Sur vos torts avérés vis-à-vis de l'Empire.
Moi, je ne comprends pas qu'un vrai chrétien conspire ;
Vous surtout, souverain qui doit n'être cité,
Que pour son onction et son humilité.

LE PAPE

Est-ce un roi qui me parle en égal ou le maître
Qui vient donner un ordre au prisonnier ?

L'EMPEREUR

Peut-être

L'un et l'autre.

LE PAPE

Pourtant, votre orgueil en défaut
A reçu des leçons terribles du Très-Haut ;
Son éternité pèse à votre fantaisie.
Sire, l'oubliez-vous ? Vous venez de Russie !

L'EMPEREUR

Eh bien ?

LE PAPE

Le Seigneur Dieu vous frappa de sa main
Sans relâche, le long de l'effrayant chemin
Où les soldats gelaient par milliers, où vous-même,
Parmi des généraux en haillons, morne et blême,
Sentant votre prestige effondré dans leurs rangs,
Spectre, vous commandiez à des spectres errants !

L'EMPEREUR

Le spectre est bien portant. Mes paroles aimées,
Demain, feront surgir de nouvelles armées
Du sol inépuisable et vaste où mon seul nom
Rend la joie aux blessés et la voix au canon.

LE PAPE

Vos fiertés de bourreau ne trompent point les mères !
Vos crimes sont puissants, mais ils sont éphémères,
Dieu garde l'infini du temps pour vous punir !

L'EMPEREUR

Mes crimes ? Allons donc ! vous veniez les bénir !
J'entends vos *Te Deum* vibrer dans Notre-Dame,
Vous chantiez l'assassin avec toute votre âme !
Mais, du jour où sa force immense est contre vous,
Agneaux dissimulés, vous devenez des loups,
Car vous perdez alors, quand César vous échappe,
Le portier de l'Église et le dogue du Pape.

LE PAPE

Sire, c'est le démon qui vous prête sa voix !

L'EMPEREUR

N'est-ce pas votre faute, à vous, puisque vos lois
M'ont excommunié d'une façon si prompte ;
Vous croyiez m'abaisser, moi, je restai sans honte,
Et votre Dieu vengeur, vanté par votre foi,
Vient de vous partager encor plus mal que moi ;
Beaucoup ont préféré, malgré quelques défaites,
Le diable que je suis à l'ange que vous êtes.

LE PAPE

Vous m'avez pris mon bien et volé mes États,
Et, poussant jusqu'au bout vos larges attentats,
Perdu d'ambition, aveuglé de colère,
Vous m'avez arraché du trône séculaire
Que mes sujets chrétiens, nombreux à millions,
N'ont jamais effleuré de leurs rébellions.

L'EMPEREUR

Vos sujets, entre nous, acceptent mon prestige.
Si vous êtes le fruit et si Rome est la tige,
Ils m'ont laissé, ma foi, vous cueillir gentiment.
Tout chef d'État sensé me comprendrait... Comment !
Trahissant les Français dans un lâche mystère,
Vous approuviez l'Espagne et serviez l'Angleterre,
Et vous, que la conquête a rendu mon sujet,
Dans votre Vatican votre audace hébergeait
Mes ennemis, heureux de votre résistance...
Cet insolent péché méritait pénitence !

Quel châtement vous ai-je infligé ? Le repos.
Des laïcs, pour bien moins, ont payé de leurs peaux.

LE PAPE

Puisque vous m'accordez le repos pour mon crime,
Sire, soyez alors jusqu'au bout magnanime ;
Ne troublez pas la paix de ma sainte prison ;
Bornez à mes remords mon funèbre horizon
Et concédez du moins, après de tels orages,
Au prince sans royaume un exil sans outrages.

L'EMPEREUR

Puisque je me comporte en bourreau, selon vous,
Il serait ridicule à moi de rester doux ;
Et mon rôle est parfait lorsque je vous torture.
Mon seul aspect, je crois, vous donne tablature ;
Offrez donc votre peine à Dieu, très humblement ;
Il vous en tiendra compte au dernier jugement.
Du reste, avouez-le sans fard, si légitime
Que demeure mon droit d'aller voir ma victime,
Je n'en abuse pas, et je viens rarement...
Ma juste ambition, au vaste tournoisement,
Veut d'éternels combats dans l'éternel espace ;
Faites donc bon accueil au tourbillon qui passe.
Ecoutez : tout à l'heure, ayant les yeux au ciel,
Vous pleuriez sombrement le pouvoir temporel,
Avec l'air d'un martyr attendant une palme ;
Vous m'appeliez voleur et je suis resté calme ;
Sachant bien que vos droits sont nuls en tout ceci.

LE PAPE

Le Christ, dont votre immense erreur n'a pas souci,

M'a donné le pouvoir temporel sur la terre :
 Vous avez violé mon droit héréditaire,
 Vous fûtes sacrilège alors au premier chef.

L'EMPEREUR

Toutes ces choses-là se disent dans un bref !
 Ce sont propos de table ou châteaux en Espagne :
 Vos terrestres pouvoirs datent de Charlemagne ;
 Relisez votre histoire et vous en serez sûr.
 Pour moi, qui débutai comme un soldat obscur,
 Je suis, mille ans après, sans avoir le vertige,
 Un nouveau Charlemagne au colossal prestige,
 Et qui peut, d'un seul geste, en paisible géant,
 Doubler votre pouvoir ou le rendre au néant.
 Or, l'Église — faut-il que votre orgueil l'oublie? —
 Respecte avec effroi toute chose accomplie ;
 Elle fait preuve ainsi d'un sentiment humain.
 Quoi que vous en pensiez, vous êtes dans ma main
 Comme un simple sujet dans celle de son maître ;
 Et, si grand, après tout, que vous puissiez paraître,
 Vous n'êtes rien sans moi, qui pourrais vous briser.
 A qui veut réfléchir ceci donne à penser.
 Or, vous êtes trop fin et vous avez trop d'âge
 Pour vouloir refuser à César un partage ;
 Je viens donc vous offrir, — et la chose a son prix, —
 De régner désormais près de moi, dans Paris.

LE PAPE

Non !

L'EMPEREUR

Vous êtes pétri de préjugés sans nombre !
 Refuser la lumière auguste et garder l'ombre,

C'est un entêtement que je ne comprends pas !

(avec autorité)

Vous trônez près de moi !

LE PAPE

Mais je perds mes Etats ?

L'EMPEREUR

Oui, certe, et c'est pourtant une gloire profonde
Que de planer ainsi sur les âmes du monde,
Et, sans diminuer votre saint rituel,
D'être, dans mon empire, un roi spirituel !

LE PAPE

Non ! Non !

L'EMPEREUR

Vous régneriez du haut des Tuileries,
Pontife rayonnant, sur toutes les patries,
Sur les pays conquis par moi depuis quinze ans,
Et plus tard — la mort seule arrête les puissants ! —
Sur les peuples lointains caressés par mon rêve !
Charles-Quint m'a donné l'exemple, et je m'élève
A la conception d'un empire pareil,
Qu'embrasse dans son cours l'orbe d'or du soleil !
L'Afrique aux grands déserts brûlés, l'Asie étrange,
L'Himalaya farouche et les Édens du Gange,
Tous ces noms attirants vibrent dans mon cerveau,
Que dévore sans trêve un besoin de nouveau,
Car je voudrais porter au loin, fou d'espérance,
La gloire de mon nom et l'esprit de la France !

Je sonde, même en rêve, avec mes yeux ouverts,
 Les coins inviolés de ce vaste univers !
 Saint-Père, songez-y, l'Empereur vous présente
 Une tiare nouvelle, étoile éblouissante,
 Qui dore votre front de gloire couronné
 Et jette sous vos pieds le monde prosterné !

LE PAPE

Non ! non !... Ce que je veux, c'est la Ville éternelle,
 C'est Rome, la cité des grands martyrs, c'est elle !
 Car le pouvoir d'un Pape est à jamais uni
 Au sol toujours sacré d'où vous m'avez banni !

L'EMPEREUR

Ah ! vous me refusez encore ?

LE PAPE

Je refuse.

L'EMPEREUR (*à part*)

O rancune de prêtre où le venin s'infuse,
 Je te reconnais bien à ces âpres accents !
 Sur tous ces cœurs de roc, solides et glissants,
 S'épuise lentement le sort qui fut contraire.
 Ah ! comme je t'envie, ô Csar, mon heureux frère,
 Toi dont une hérésie, — exquise en son erreur, —
 A fait tout à la fois le Pape et l'Empereur !

(*au Pape*)

Ainsi, je suis venu pour rien, vieillard farouche,
 Dont l'amère fureur plisse encore la bouche,
 Et vous me résistez à moi, dont un coup d'œil
 Peut d'un roi triomphant faire un homme au cercueil ?

LE PAPE

Votre pouvoir fragile est enfant de la terre,
Et le Dieu qui m'entend prépare avec mystère
La fin des conquérants par la gloire affolés.

L'EMPEREUR

Taisez-vous !

LE PAPE

Non ! vos vœux ne seront pas comblés !
Au moment où l'orgueil vous trompe et vous caresse,
Sire, le châtement inattendu se dresse !

L'EMPEREUR

Assez ! vous dis-je ! — Assez !

LE PAPE

Non ! j'irai jusqu'au bout.

L'EMPEREUR

Ne me provoquez pas follement ! mon sang bout !
Quiconque me résiste est brisé comme verre !
(il saisit un vase et le jette à terre)

Qu'un prêtre vous adore, ou qu'un sot vous révère,
Soit ! Mais votre Empereur ignore cet amour,
Et saura vous traiter comme un valet de Cour !

LE PAPE

Dieu vous juge, tyran !

L'EMPEREUR (*levant la main*)

Assez ! ou je vous frappe !

LE PAPE

Frappez !

L'EMPEREUR (*abaissant lentement sa main*)

Non ! un tel coup pourrait grandir le pape !
Et votre sainte église, en ce grave moment,
Spécule déjà trop sur votre internement.
Adieu ! continuez à jouer votre rôle !
Moi, comme Atlas, je porte un monde sur l'épaule,
Et je me passerai de vous, royalement.
Si le Très-Haut, parfois, pense à mon châtement,
Il n'a rien fait encor pour suspendre le vôtre ;
Allez ! c'est de l'orgueil que vous êtes l'apôtre,
Et, si vous priez Dieu, demandez-lui tout bas
Qu'il vous fasse chrétien, car vous ne l'êtes pas !

(*Rideau.*)





ACTE III

NEUVIÈME TABLEAU

L'INVASION. — JANVIER 1814

Une chaumière, en Champagne, près de la forêt de Der.

SCÈNE I

LOUISE (*seule*)

Mon père ! où donc est-il ?... J'ai peur qu'on ne le tue !...
On nous dit que l'armée allemande est battue ;
Qui sait ? Il est toujours au péril ; braconnier
Adroit, c'est toujours lui qui reste le dernier,
Quand devant l'ennemi notre France recule.
Il doit être à l'affût, là-bas, au crépuscule ;
Il sait bien les sentiers où passe l'étranger ;
C'est toujours de sang-froid qu'il cherche le danger !...

Il ne rêve à présent qu'embûche et stratagème ;
 Il aime son pays plus encor que moi-même.

(coup de feu au dehors)

Un coup de feu tout près !... Mon Dieu, c'est lui !...

(Entrée de Richard, son fusil à la main.)

SCÈNE II

LOUISE, RICHARD

RICHARD *(à voix étouffée)*

Tais-toi !

J'ai tiré d'un peu loin la bête ; mais, ma foi !
 Le vent du nord soufflait si fort dans ma cachette
 Que mes pauvres vieux doigts gelaient sur la gâchette.

LOUISE

Tu les as vus ?

RICHARD

Parbleu ! je crains fort que, bientôt,
 Ils n'arrivent ici sournoisement ; il faut
 Faire les morts. Soufflons vite notre lumière !
 C'est à toi de te mettre en garde la première,
 Dans le cellier, auprès du vieux tonneau disjoint.
 La porte est bien cachée, ils ne la verront point.
 Enfin, puisque chez moi j'aurai la bande noire,
 Je place mon fusil, encor chaud, dans l'armoire,
 Sous un vieux double fond de chêne ; c'est parfait !
 Un bon vieillard, tout seul, est d'un paisible effet.

LOUISE

Et vous resterez seul avec eux ? j'en frissonne !...

RICHARD

Un chasseur aguerri n'a besoin de personne.
Toi, tu peux craindre tout de leur brutalité,
Moi, seulement la mort. Et, dans ma pauvreté,
Finir plus ou moins vieux, que m'importe ?

LOUISE (*avec émotion*)

Mon père !

RICHARD

Dépêche-toi !

LOUISE

O mon Dieu ! J'y vais... C'est en vous que j'espère,

(*Elle sort.*)

SCÈNE III

RICHARD (*seul*)

Pas de bruit. Ils ne sont pas très loin,
Cependant, pourront-ils trouver mon petit coin ?
Je le crains... La maison, bien que fort isolée,
Au sortir des grands bois, domine la vallée
Et se voit d'assez loin dans la neige... J'entends
Des pas nombreux et sourds, qui, d'instant en instant,
Se rapprochent de nous dans l'ombre.

LA VOIX DE HANS (*au dehors*)

Ouvrez la porte !

RICHARD

Les brigands ! Ce sont eux ! Le diable les emporte !

LA VOIX DE HANS

Brutes ! Réveillez-vous !

RICHARD

Qui vive ?

LA VOIX DE HANS

Bavarois !

RICHARD

A cette heure de nuit ; vous vous moquez, je crois !

LA VOIX DE HANS

Ouvre ! ou nous enfonçons tout à fait la baraque !

RICHARD (*à part*)

Ah ! les gueux ! Ils le font déjà ! la porte craque !

Voilà ! voilà !

(*haut*)

(*Il ouvre.*)

SCÈNE IV

RICHARD, HANS, SOLDATS ALLEMANDS

HANS

C'est bien. — Es-tu seul ?

RICHARD

Oui, pourquoi ?

HANS

Pour n'avoir rien à craindre en m'installant chez toi.
Du pain ! Du vin ! Du schnaps !

RICHARD

Eh ! morbleu, qui vous presse ?

HANS

Le temps.

RICHARD

Je ne suis rien qu'un vieux dans la détresse ;
Chez nous, tout est à sec !...

HANS

Alors, que manges-tu ?

RICHARD

Presque rien.

HANS

Presque rien ? Je n'ai pas ta vertu,
Et tu vas, sur-le-champ, nous arroser la gorge !

RICHARD

Il reste dans ma huche un débris de pain d'orge,
Et je trouve de l'eau dans les sources des bois.

HANS

Ce n'est pas vrai !

RICHARD

Pardon, c'est très exact.

HANS

Tu bois

Du vin.

RICHARD

Eh! que t'importe, après tout?

HANS

Vieille brute!

Tu veux, un contre vingt, entreprendre la lutte!

(aux soldats)

Attachez-le d'abord, nous causerons après.

(grave)

Veux-tu servir de guide à travers les forêts?

Cet horrible pays n'est pas sûr pour nos troupes.

RICHARD (*ironique*)

Vraiment?

HANS

Et dans les forts taillis, ou dans les coupes

On nous tire dessus lorsque nous y passons.

RICHARD (*toujours ironique*)

Qui donc?

HANS

Des partisans cachés dans les buissons.

(avec autorité)

Conduis-nous à travers les forêts de Champagne!

RICHARD

Quoi! vous volez la ville et pillez la campagne,
De tous les coins d'Europe, ainsi que des corbeaux,
Vous fondez sur la France... et vous faites les beaux,
Et vous nous demandez, dans votre fourberie,
Qu'un vieux Français vous aide à manger sa patrie?
Ah! foi de vigneron! vous êtes des crétins!

HANS

Nous te fusillerons!

RICHARD

Bien. Mais soyez certains
Que l'on me vengera sans votre avis; la France
Bouillonne contre vous et pour sa délivrance!
J'ai de braves amis, partout aux alentours;
Ils se chargeront tous de vous, aux premiers jours,
Et vous feront goûter des prunes de calibre.

HANS

Brigand!

RICHARD

Le paysan, mon cher, est homme libre;
Et si, chez vous, là-bas, près du Rhin ou d'ailleurs,
On tape sur l'échine à tous les travailleurs,
C'est une autre chanson sur la terre française!
Chacun grince des dents lorsque le joug lui pèse;
Et nous sommes déjà, devant vos appétits,
Comme les loups des bois défendant leurs petits!

HANS

C'est donc à bout portant que tu craches ta haine;
Nous voulons, à tes frais, nous remplir la bedaine;

Du pain! Du vin! Du schnaps! Allons!

RICHARD

Je n'en ai pas.

HANS

Quelle histoire! Tu dois cacher du vin en bas!
Les gens de ce pays ont des caves immenses.

RICHARD

A Reims, je ne dis pas, mais ici?

HANS

Tu commences
A craindre pour la tienne? Allons-y voir.

RICHARD

Vas-y.

Ah! si notre Empereur apparaissait ici,
Il vous ferait danser, sans vous payer la goutte,
Une valse de lui, que vous savez sans doute!

HANS (*furieux*)

Nous te mettrons à sac, nous te rouerons de coups,
Sans que ton Empereur songe un moment à nous!
Il est fort occupé du côté de Brienne!
Tu peux, sans te presser, prier Dieu pour qu'il vienne,
Il ne pourra jamais nous trouver dans ces bois.

RICHARD

Vous croyez? L'Empereur est partout à la fois!

HANS

Tu refuses ton vin? Tu ne sers pas de guide!
Mais tu connais les bois!... Ta cave n'est pas vide!...
Tarteifel! nous allons en finir!...

(Entrée d'un soldat bavarois avec Louise.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE, UN SOLDAT BAVAROIS

LE SOLDAT

Justement

Nous venons de trouver sa fille.

HANS

C'est charmant!

RICHARD

Bon Dieu!

HANS

Tu la cachais? Fripon, elle est jolie
Et ne partage pas, sans doute, ta folie.
Elle nous servira de guide, gentiment.

LOUISE

Jamais!

HANS

Nous verrons bien!

LOUISE

Ah ! j'en fais le serment !
La mort, même la mort, plutôt que l'infamie !

HANS

Elle joue au soldat, et n'est pas endormie ;

(à *Richard*)

Mais cela m'est égal ; écoute-moi, vaurien !
Cette enfant est à toi ?

LOUISE

Je suis sa fille.

HANS (à *Richard*)

Eh bien,

Si ton entêtement s'obstine à ne rien faire
Pour nous, si ta bêtise incurable préfère
La souffrance, tu vas pleurer, je t'en répons ;
Et, pour te bien mater, je me sers des jupons.
Ta fille est ton seul bien, vieillard, je prends ta fille !
La femme plait toujours, furieuse ou gentille !

LOUISE

Lâche !

RICHARD

Brigand !

HANS (à *Richard*)

Allons, son sort est dans tes mains !

RICHARD

Canaille !

HANS

Vieux têtù, montre-nous les chemins !

Alors, je te rendrai ta fille intacte, et même
Pour te prouver avec force combien je t'aime,
Je mettrai deux florins dans ta bourse de cuir.

LOUISE (*à son père*)

Ah ! ne trahissez pas, et laissez-moi mourir.

HANS

Non, tu ne mourras pas et je t'aurai vivante !

LOUISE

Colères d'Allemand n'ont rien qui m'épouvante ;
Et toute paysanne au cœur honnête et fort
Sait devancer l'outrage en se donnant la mort !

*(Des soldats bavarois rentrent avec des bouteilles
d'eau-de-vie qu'ils brandissent en riant)*

LES SOLDATS

Ah ! ah ! ah !

HANS (*ironique, à Louise*)

Mais, avant cette cérémonie,
Nous boirons sur le pouce, en volre compagnie.

(regardant la bouteille)

C'est du marc très ancien, trouvé dans le caveau ;
Si vieux qu'il soit, ce schnaps est pour nous du nouveau,

Et dans notre Munich on ne le connaît guère !
 Pour se garnir le ventre il n'est rien que la guerre !
(buvant)

O fontaine des bois, tu peux garder ton eau !
 Ma panse, tous les jours, prend des airs de tonneau.

RICHARD (*à part*)

Ce tonneau-là, mon cher, nous le mettrons en perce.
 Il faudra qu'une balle, un beau jour le traverse,
 Pour en faire jaillir, devant nous, le trop-plein.

HANS (*buvant toujours*)

Pourquoi donc grognes-tu dans tòn coin, vieux malin ?
 Ta fille ne dit rien ! C'est qu'elle a peur, sans doute.

LOUISE

Certes non !

RICHARD (*à part*)

Emplis-toi, grosse boîte à choucroute !

Je connais mon vieux marc et je le sais à point.
 Il étourdit la boule ainsi qu'un coup de poing,
 Et vous assommera comme de simples bêtes.

HANS (*déjà ivre*)

La France, nous l'aimons ! on vit de ses défaites,
 Elle est bonne nourrice et nous le constatons.

RICHARD (*à part*)

La nourrice, mon cher, n'a pas que des têtions,
 Et sa main vous prépare une bonne fessée.

HANS

Mon odorat exulte et j'ai l'âme bercée!

RICHARD

Quel go uffre! va toujours! soûle-toi bêtement!

HANS

Que dis-tu?

RICHARD

Ce n'est pas, bien sûr, de l'allemand.
Tu ne m'as pas compris?

(à part)

Ma goutte fait merveille.

Les cochons!

HANS *(de plus en plus ivre, comme les soldats)*

Toi, le vieux, il faut qu'on te surveille!

RICHARD

Me surveiller? Bientôt, vous n'y verrez plus clair.
Un homme vraiment saoul perd la vue.

HANS

En hiver,

On reprend du courage en s'arrosant la panse.

RICHARD

Ta gueule trop vorace aura sa récompense ;
Je me charge de toi quand tu seras complet.

HANS

Ce vénérable marc se boit comme du lait ;
Et ce qu'on a volé semble meilleur!

RICHARD

Tu railles !

Moi, je te sortirai ton vol de tes entrailles,
Et je l'étriperais comme un porc à Noël !

HANS (*tout à fait ivre.*)

Je ne sais ce qu'il dit, mais il a l'air cruel !
N'aurais-tu rien de mieux dans ton cellier ?

RICHARD

Bélitre !

Tu pilles mes caveaux, tu bois le marc au litre !
Et tu voudrais encor faire le goinfre !

HANS (*à Louise*)

Allons,

Ma belle, les moments doivent te sembler longs...
Vas-tu bientôt te rendre à tous mes désirs ?

LOUISE

Lâche !

Va-t'en ! Va-t'en !

RICHARD

Soudard ignoble !

HANS

Hé ! l'on se fâche !

Pour moi, je n'entends pas qu'on m'échappe...

(*il essaie d'embrasser Louise*)

LOUISE (*le repoussant*)

Au secours !...

HANS (*titubant*)

J'ai le cœur enflammé, mais les pieds un peu lourds ;
Lorsque l'on a trop bu, l'amour rend l'équilibre.

RICHARD

Ah ! ne pouvoir encor l'étrangler !...

HANS

Je suis libre ;
Et me voilà chez moi, puisque je suis chez vous.

RICHARD

Je deviens fou !

LOUISE

Mon Dieu, protégez-moi !

(Humeurs au dehors, coups de feu ; des paysans et des gardes nationaux arrivent à grand fracas ; les Bavaurois, ivres, résistent à peine et Hans tombe blessé.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, UN CAPITAINE DE LA GARDE NATIONALE,
PAYSANS, GARDES NATIONAUX.

LE CAPITAINE

C'est nous !

Nous les guettions déjà depuis quelques minutes,

Car on n'est pas de ceux qui se tirent des flûtes
Lorsque les vieux amis sont en péril.

HANS (*mourant en état d'ivresse*)

Mes yeux
Se troublent... C'est fini... Ce marc était trop vieux...
Bonsoir!
(*les soldats bavarois rendent les armes*)

RICHARD

Ah! mes amis! Quel coup de chien!

LE CAPITAINE

La chose
N'était point si terrible à tenter; je suppose
Que les vieux de Valmy ne sont point si perclus!
Nous sommes tous ici des mâtins résolus.
Ce n'est pas le moment d'attendre... Allons!... En route!

UN PAYSAN

Un instant, les amis! — entendez-vous?...

LE CAPITAINE

J'écoute.
Oui, j'entends des clairons et des cris triomphants!

LE PAYSAN

Eh bien! je serais fort étonné, mes enfants,
Si l'Empereur n'entrait bientôt dans cette ferme.

RICHARD

Ici?

LE PAYSAN

Pourquoi donc pas ? On va se battre ferme.
Après de Saint-Dizier on se cognait hier,
Le petit caporal n'est pas un homme fier,
S'il parle durement quand un roi l'exaspère,
Il tape sur la joue au soldat, comme un père ;
Tout Empereur qu'il est, c'est un gaillard aimant !
(clairs et clameurs au dehors)

TOUS

Le voici !... L'Empereur !...
(Entrée de l'Empereur avec ses grenadiers et des généraux.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'EMPEREUR, SA SUITE

L'EMPEREUR

Amis, c'est le moment
D'être tous des héros en étant la défense !
Le pays envahi, c'est la dernière offense !
Je fais appel à tous ! aux soldats d'autrefois,
Aux vétérans blanchis qui servaient sous les rois,
À ceux qui n'avaient rien, quand vint quatre-vingt-douze,
Que leur fusil rouillé, leurs sabots et leur blouse,
Et des âmes de fer dont la mort avait peur !
Si la France subit un éclair de stupeur,
Qu'elle se ressaisisse entière, et qu'elle brise
Ceux par qui la victoire, un moment, fut surprise !

LA FOULE

Oui ! nous marcherons tous !

L'EMPEREUR

La terre des aïeux
Tressaille, la jeunesse a reconquis les vieux !
C'est sous notre soleil, et sur notre sol même
Qu'est le suprême espoir et la lutte suprême.
Il faut que je triomphe et que vous me donniez
Un nouvel Austerlitz dans vos propres foyers !

TOUS

Vive l'Empereur !

L'EMPEREUR

Ah ! mes amis, je regarde
Avec des yeux remplis d'amour ma vieille garde,
(Ses mourants, pleins de foi, me bénissaient toujours !)
Mais je reste à jamais fier de votre secours,
Solides paysans, à l'esprit salulaire,
Sève de notre race, âme de notre terre !
Votre libre pays, plus que tout, vous est cher ;
Voudriez-vous plier l'échine sous Blücher ?
Et la France peut-elle, en misérable chienne,
Subir sous Schwarzenberg la schlague autrichienne ?

TOUS

Non ! mort à l'étranger !

L'EMPEREUR

Un pays libre et fort
Doit se renouveler dans le sang et la mort,

Quand les flots ennemis l'ont souillé, quand les villes
Sentent leur sol frémir sous les cohortes viles
Qui sont, comme autrefois, jalouses des clartés
Dont la France éternelle éblouit leurs cités!

LE CAPITAINE

Oui, Sire, en vous suivant nous suivons la victoire!

L'EMPEREUR

Vous l'avez tous compris; c'est une heure bien noire
Que celle où notre sol est envahi. Pourtant
Ne vous sentez-vous pas meilleurs en combattant
Pour les champs que vos mains ont semés, pour les vignes
Que la voracité de nations indignes
Guette comme un trésor de vie et de gaités?
J'accepte avec orgueil vos bonnes volontés,
Amis, et pour vous faire encor mieux apparaître
Ce que je suis pour vous et ce que je veux être,
Désignez parmi vous, fût-il un pâtre obscur,
Celui dont le courage est jugé le plus sûr,
Et qui, stoïquement, sans bruit, en volontaire,
Debout dans son devoir, s'est battu pour sa terre!
Quel est-il? Nommez-le!

LE CAPITAINE

C'est Richard, que voici.

Depuis que l'Allemand foisonne par ici,
Ce vétéran pensif, — il n'ose pas le dire, —
Avec tranquillité s'est offert au martyr.
Embusqué dans les bois, caché dans un buisson,
Et connaissant par cœur la sinistre chanson

Des balles, il a fait dans l'ombre, en vieux soldat,
 De son fusil de chasse un fusil de combat.
 Les Allemands, tantôt, l'avaient choisi pour guide,
 Mais toute trahison lui semble un parricide,
 Et, menacé de mort, il a répondu : Non !
 Il n'est pas sans grandeur, cet homme sans renom.

L'EMPEREUR

C'est vrai !

LE CAPITAINE

Vous demandez, Sire, qu'on vous désigne
 Le plus obscur de nous, dont l'âme est la plus digne ;
 Vous le voyez !

L'EMPEREUR (*à Richard*)

Quel est ton âge ?

RICHARD

Soixante ans ;
 Et j'étais vieux parmi vos premiers combattants.
 J'ai vu naître l'éclat de votre renommée ;
 Soldat de Louis Seize et de la Grande-Armée,
 Je suis un retraité d'Iéna.

L'EMPEREUR

C'est fort bien...
 Tu fus blessé ?

RICHARD

Deux fois. D'abord un biscayen,
 Puis une balle au flanc, et la plate était grave.

L'EMPEREUR

Je suis content de toi, bon paysan, vieux brave!

Approche, digne fils du sol que tu défends!

Je te donne la croix.

(il le décore)

RICHARD (*très ému*)

Sire!...

L'EMPEREUR

Allons, mes enfants!

Il faut mettre debout la France prisonnière!

Je veux que cette croix ne soit pas la dernière

Donnée aux combattants volontaires; il faut

Briser l'invasion dans un suprême assaut

Et, lavant le pays de cette tache immonde,

Être vainqueurs chez vous, vous les vainqueurs du monde!

(*Rideau.*)

DIXIÈME TABLEAU

L'ABDICATION. — 12 AVRIL 1814

(*Une salle à Fontainebleau*)

SCÈNE I

L'EMPEREUR, CAULAINCOURT, MAC DONALD,
SCHOUVALOFF, AIDE DE CAMP DE L'EMPEREUR
DE RUSSIE

L'EMPEREUR

C'est donc vrai, Caulaincourt? vous, mon ami fidèle,

Hélas! doutant de moi, la France a douté d'elle;
C'est l'abdication qu'on exige de moi?

CAULAINCOURT

Sire, vous l'avez dit.

(il remet un papier à l'Empereur, qui le lit)

L'EMPEREUR

On me fait donc la loi,
Après que j'ai conquis toute l'Europe?

CAULAINCOURT

Sire,

Le sort vous a trahi, vous pouvez le maudire,
Mais l'Étranger commande et Paris s'est rendu.

(désignant Schouvaloff)

L'ordre de nos vainqueurs est un ordre attendu.

L'EMPEREUR

Je ne signerai pas ce traité; c'est ma honte!

CAULAINCOURT

Les grands cœurs que l'on blesse ont la colère prompte,
Mais la raison parfois brise le sentiment.

L'EMPEREUR

Taisez-vous! C'est la mort qu'on m'impose! Comment
Me donner l'île d'Elbe en guise de royaume,
Fantôme de domaine à l'Empereur fantôme!

(il lit — un silence)

Ah! le lion malade est traqué par les chiens!...

(il lit — nouveau silence)

Des duchés à ma femme! et de l'argent aux miens!
C'est ainsi qu'aux valets le maître règle un compte!

CAULAINCOURT (*doucement*)

Sire!

L'EMPEREUR

Eh quoi? Vous osez vouloir que je me dompte!
Avoir vu l'Univers changer selon mes plans,
Avoir eu ces gens-là sous ma botte, râlant!
Et laisser, sans bondir de rage, ma patrie,
Ma France d'autrefois, sous leurs crocs amoindrie!
Apprendre que l'on a perdu, dans un clin d'œil,
Vingt ans d'efforts, vingt ans d'honneur, vingt ans d'orgueil,
Et moi, qui, sous mes pieds, tenais l'Europe entière
Ne pas même garder le Rhin pour ma frontière!
Mon rêve est infini, rien n'a pu l'assouvir
De la Bérésina jusqu'au Guadalquivir!
Mon génie est trop grand pour cette basse épreuve;
Non! non! le sang français qui coula comme un fleuve
Sur le monde ébloui qui m'a tant redouté,
Crierait partout ma honte et ma stupidité!

MAC DONALD

Sire, je presentais votre fière pensée;
Mais l'Europe triomphe et la France est lassée,
Et vous avez la nuit pour y songer encor.

(*Ils saluent tous l'Empereur respectueusement et sortent.*)

SCÈNE II

L'EMPEREUR (*seul*)

Mon aigle impérial a perdu son essor,
 Et mes plus vieux amis, les âmes les plus fortes,
 Tombent autour de moi comme les branches mortes
 Du chêne solennel que la foudre a frappé ;
 Mon étoile se meurt, et ma foi m'a trompé !...
 Les Bourbons vont salir le velours de mon trône
 Et mon fils bien-aimé reçoit, comme une aumône,
 Le nom fallacieux d'héritier, frère enfant
 Que l'Univers contemple et que nul ne défend,
 Pauvre Empereur paisible et doux qui vient de naître,
 Et qui perd son empire avant de le connaître !...
 Depuis que j'ai vécu, c'est la première fois
 Qu'on osa me parler d'abandonner mes droits,
 Et mon orgueil en pleurs voit saigner sa blessure ;
 Souffrir, c'est aujourd'hui la chose la plus sûre,
 Et conquérant, conquis par mes peuples, je dois
 Être écrasé par ceux qui tremblaient à ma voix !...
 Va, regarde le monde, interroge la carte,
 Voici Napoléon moins grand que Bonaparte !
 L'amour de mes soldats est un amour lassé,
 Mon nom a fait un tel recul vers le passé
 Que ma gloire préfère, étant inassouvie,
 Le néant de la mort au néant de ma vie !...
 C'est toi qui m'ouvriras mon dernier horizon,
 Baume consolateur, mystérieux poison !
 (*il tire un sachet de sa poitrine et en mélange le contenu à un
 verre d'eau*)

Oui, je pensais finir par toi, quand, en Russie,
Mon âme, par un trouble effrayant, fut saisie.
Je me croyais alors descendu pour jamais
De mon vaste prestige aux rayonnants sommets !
Je ne me doutais pas encore que ma chute
Deviendrait plus profonde après vingt ans de lutte
Et que j'aurais la mort pour refuge aujourd'hui,
Dans ce Fontainebleau que tous les miens ont fui !...
Mourons donc simplement, dans l'ombre, en homme libre !
Reprends, ô vieille Europe, un nouvel équilibre ;
Napoléon fini, debout dans sa fierté,
Te laisse, avec dédain, son immortalité !

(Il avale le poison et bientôt s'affaisse sur son fauteuil où il s'endort. Le fond de la scène devient transparent et la mère de Napoléon lui apparaît.)

SCÈNE III

NAPOLÉON, MADAME LÆTITIA

MADAME LÆTITIA

As-tu donc oublié la mère ?

Toi, partir sans la revoir, n'as-tu pas de remords ?

La conquête du monde est une œuvre éphémère ;

Moi, je suis toujours là quand sonne l'heure amère

Et contre mon amour ne prévaut que la mort !

J'ai bercé dans mes bras ta radieuse enfance,

Ton sourire était mon azur,

Ma tendresse était ta défense,

Ton étrange abandon vient de me faire offense
Mais mon amour le reste, enveloppant et sûr.

Mon fils ! Je t'ai chéri toujours, malgré ta gloire,
Je n'ai point jaloué ton rêve triomphant,
Triste, j'en ai senti la splendeur illusoire ;
Viens ! l'homme le plus fort, lorsque la vie est noire,
Sur le sein maternel, pleure comme un enfant !

(Napoléon lui tend les bras et la vision disparaît pour faire place à l'apparition de Joséphine.)

SCÈNE IV

L'EMPEREUR, JOSÉPHINE

JOSÉPHINE

Je suis ta plus sincère et ta meilleure amie,
Et tant que tu m'aimas, je t'ai porté bonheur.
J'ai vu fondre sur toi la fortune ennemie,
Ton courage a pleuré, trahi par l'infamie,
Et mon cœur a saigné quand saigna ton honneur !

Fière, j'ai vu grandir ta haute renommée
Comme l'étoile d'or qui monte à l'horizon,
Mais j'ai fui mes jardins et ma retraite aimée
Pour ne pas voir l'Europe et sa sinistre armée
De ses pas odieux souiller la Malmaison.

En me répudiant tu pris une étrangère,
Tu trouvas dans son père une âme de Judas.
Ton vouloir fut terrible et ton âme légère,
Ta femme t'entourait d'une amour mensongère,
Et les balles des siens ont tué tes soldats !

Mais, que l'on te blasphème ou que l'on te renomme,
Je t'aime comme au temps heureux de ma beauté;
Oui, dans mon cœur de femme habite ton cœur d'homme,
Et je chéris aussi ton fils, ton roi de Rome,
Et je le presse au sein qui ne l'a pas porté!

*(La gouvernante du roi de Rome paraît et amène l'enfant à
Joséphine, celle-ci prend le petit roi dans ses bras.)*

SCÈNE V

LES MÊMES, LA GOUVERNANTE ET LE PETIT ROI

JOSÉPHINE

O petit enfant! petite âme,
Que je baise en secret parfois,

Tu me rends le héros que ma douleur réclame!

Hélas! je le retrouve encor quand je te vois

O doux reflet de sa grande âme!

Ce que j'embrasse en toi, c'est lui! c'est l'Empereur!

Si ta mère est pour moi l'éternelle ennemie,

Va, je n'ai contre toi ni haine, ni fureur,

Et j'aime à contempler, paisible en mon erreur,

Un peu de mon époux dans ta tête endormie.

Je ne te dirai pas d'être grand comme lui;

La grandeur est le seuil de désastres sans nombre!

Vois des temps moins troublés que les temps d'aujourd'hui,

Trouve près d'une femme au consolant appui

Des jours faits de silence et déroulés dans l'ombre.

Ame mystérieuse, où ne vit rien de moi,
 O bel enfant éclos aux flancs d'une rivale,
 Ma voix, où tremble un vague effroi,
 Lorsque vers tes yeux bleus ma tendresse s'exhale,
 Murmure, inconsciente : « Oh ! pauvre petit roi ! »

(La vision disparaît et fait place à une femme voilée dont les formes laissent deviner un squelette.)

SCÈNE VI

L'EMPEREUR, LA MORT

LA MORT

Je suis celle qui mène à la rive inconnue,
 Immortelle, je suis la Mort ;
 Mais il faut que l'orage en ton cœur continue,
 Pourquoi donc m'appeler pour aborder au port,
 Quand ton heure n'est pas venue ?

César, tu marcheras au but qu'on t'a fixé,
 Tu subiras, vivant, les horreurs de la tombe,
 Ta gloire est en péril et ton astre éclipsé,
 Mais tout n'est pas fini lorsque l'orgueil succombe !

Ton destin n'est pas accompli,
 Nul ne peut me forcer avant que je l'accueille,
 Toi qui ne devais pas mourir à Rivoli
 Tu ne périras pas sans qu'un plus grand le veuille ;
 L'homme peut oublier, mais Dieu n'a pas d'oubli !

(la vision s'évanouit)

(L'Empereur se réveille.)

SCÈNE VII

L'EMPEREUR (*hagard*)

Personne autour de moi ! La nuit et le silence !...
 Je rêvais ; ce poison, à l'âpre violence,
 Sans foudroyer ma vie, a troublé mon cerveau ;
 Pourtant, je sens un mal pénétrant et nouveau,
 C'est comme une brûlure intime qui me ronge !...
 Oui, j'appelais la mort : elle est venue en songe,
 Farouche, elle m'a dit que je ne mourrais pas !

(avec terreur)

Encore de la gloire ? Encore des combats ?
 Rejeté sur le vaste océan de mes rêves
 Je vois s'évanouir encor les douces grèves
 Où le port souriait, paisible, à mon cœur las !...
 L'oiseau risé ne repartira pas !...

(un silence)

Ah ! je suis dévoré par ce poison étrange !...
 Oui, si l'âme est de feu, si le corps est de fange,
 Entre les deux se livre un combat déchirant ;...
 Mourir est bien plus doux si lutter est plus grand...
 Ah ! j'userais ma gloire en persistant à vivre ;
 Le désir du silence est le seul qui m'enivre !...
 Oh ! je souffre !... Au secours !... Ivan !

(Entrée du chirurgien.)

SCÈNE VIII

L'EMPEREUR, IVAN

L'EMPEREUR

Achevez-moi !

IVAN (*éperdu*)

Sire !

L'EMPEREUR

Je veux finir à tout jamais !

IVAN

Pourquoi ?

L'EMPEREUR

Tous m'ont abandonné, moi, je les abandonne ;
 Je n'aurai pas pour eux la douceur qui pardonne
 Et la sérénité morne de mon orgueil
 Ne veut plus accepter de sceptre qu'au cercueil !

IVAN

Moi, je vous sauverai ; vous vous devez au monde !

L'EMPEREUR.

Non ! j'ai parlé d'honneur sans que nul me réponde !
 Arrachez-moi sans peur aux hommes que je hais,
 Qui croient, en me gardant encor, perdre la paix
 Et qui veulent sombrer loin des sublimes tâches
 Dans le calme du sage... ou le repos des lâches !

IVAN

Non! vous ne mourrez pas!

L'EMPEREUR

Tuez-moi, je le veux!

IVAN

La flamme du délire a passé dans vos yeux!
Et vous laisser périr, c'est frapper la patrie!
Je n'obéirai pas, Sire.

L'EMPEREUR

Je vous en prie!

IVAN

Vous vivrez pour lutter encore; vous vivrez
Pour ceux qui vous aimaient et que vous adorez,
Pour vos derniers héros qui sont prêts à vous suivre!

L'EMPEREUR

Ah! la mort me trahit... Dieu me condamne à vivre!
Et le Destin vengeur désigne dans les cieux
Mon étoile mourante aux traîtres glorieux. (Rideau.)



ONZIÈME TABLEAU

LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE — 7 MARS 1815.

Une route en avant de Laffrey. — Le commandant Lessard, royaliste, est au milieu d'un bataillon du 5^e de ligne qu'il commande et qui porte des cocardes blanches.

SCÈNE I

LE COMMANDANT LESSARD, LES SOLDATS

LE COMMANDANT

Soldats, l'usurpateur a violé sa foi !
Bonaparte a quitté l'île d'Elbe, le roi
Légitime, Louis Dix-huit, ramène en France
Le drapeau blanc, la paix complète et l'espérance
Du bonheur absolu pour le peuple et pour vous.

UN VIEUX SOLDAT (*avec scepticisme*)

Hum !

LE COMMANDANT

Qui n'est pas content ?

LE VIEUX SOLDAT

C'est un accès de toux,
Mon commandant, j'ai pris du froid sur la colline.

LE COMMANDANT

Soldats ! chacun de vous connaît la discipline,
Bonaparte est rebelle.

LE VIEUX SOLDAT (*avec le même scepticisme*)

Hum !

LE COMMANDANT

Encor ? Qu'est-ce donc ?

LE VIEUX SOLDAT

Mais ce n'est rien du tout, mon commandant.

LE COMMANDANT

Pardon,

Vous êtes enrhumé mal à propos ! — Je pense
Que vous connaissez tous ici la récompense
Réservée aux soldats qui trahiraient leur Roi ;
C'est la mort. Ayez donc un salutaire effroi
Si quelque vieux grognard, quelque insensé, peut-être,
Parlait de l'Empereur comme on parle d'un maître,
Car le Napoléon d'autrefois n'est plus rien
Qu'un révolté sans trône et qu'un soldat sans bien.
Si donc quelqu'un des siens apparaît, si lui-même,
Croyant qu'il est encor le souverain qu'on aime,
Osait, sur ce chemin venir en combattant,
Votre devoir est clair : tirez à bout portant.
Vive le Roi !

(*Les troupes répètent le cri sans conviction.*)

(*Entrée d'un paysan.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PAYSAN

LE PAYSAN

Pardon, messieurs les militaires,
Je suis un ignorant, je viens du fond des terres...

LE COMMANDANT (*brutal*)

Que veux-tu ?

LE PAYSAN

Je voudrais savoir, exactement,
Sans trop vous déranger d'ailleurs, à quel moment
Doit passer l'Empereur. Vous l'attendez, sans doute ?

LE COMMANDANT (*indigné*)

Veux-tu qu'on te fusille au bord de cette route ?

LE PAYSAN

Moi ! fusillé ! Mon Dieu, je n'ai rien fait ! pourquoi ?

LE COMMANDANT

Les soldats que voici sont les soldats du Roi.
Tu veux voir l'Empereur ? Ton idée est parfaite,
Et nous sommes ici pour lui donner la fête,
Non à coups de shakos, mais à coups de fusils ;
Comprends-tu maintenant ? Mon langage est précis.

LE PAYSAN (*malin*)

Tiens, tiens, tiens ! Cependant, on dit dans la montagne
Qu'on l'a fort bien reçu près de Gap et qu'il gagne
Du terrain ; il paraît qu'on le voit escorté
Par ses fameux grognards qui ne l'ont pas quitté
Et par des généraux pour de bon, en costume ;
Il garde pour sa part, ainsi que de coutume,
Sa redingote grise et son petit chapeau.

LE COMMANDANT

C'est fort bien. Si tu veux nous voir trouer sa peau,
Tu nous trouveras tous fort adroits, je t'assure.

LE PAYSAN

Ah ! mais non ! j'ai trop peur de quelque éclaboussure !

LE COMMANDANT

Allons ! Allons ! c'est bien, je sais ce que tu vaux,
Va donc paître ta vache et décrotter tes veaux.

LE PAYSAN

Eh ! j'irai si je veux, car je suis sur ma terre !

LE COMMANDANT

Tais-toi !

LE PAYSAN

Je me tairai si je veux bien me taire.
Vous n'êtes pas d'ici ; moi je suis du canton.

LE COMMANDANT

Morbleu ! si ton échine a besoin d'un bâton,
Je suis là.

LE PAYSAN

Vraiment oui, monsieur le militaire ?
Vous vous croyez encore au bon temps de Voltaire,
Mais les gens bâtonnés ont fait quatre-vingt-neuf !

LE COMMANDANT

Sufficit ! notre Roi vous donnera du neuf
Et remettra chacun à sa place ordinaire.

LE VIEUX SOLDAT (*à part, regardant le paysan*)

Le bonhomme a cent fois raison, sacré tonnerre !
Mais la loi martiale est là, qui parle sec,
Qui vous prend le poignet et vous bouche le bec.

(*Entrée d'un lancier polonais à pied, qui vient en parlementaire.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE LANCIER

UN SOLDAT DU 3^e DE LIGNE

Qui vive ? Halte-là ?

LE LANCIER

Parlementaire ! France !

LE COMMANDANT (*à part*)

C'est un conspirateur de mauvaise apparence.

Approchez.

(*haut*)

LE LANCIER

Me voici.

LE COMMANDANT

Que voulez-vous ?

LE LANCIER

Je viens

Au nom de l'Empereur, car vous êtes les siens ;
Avec ses bataillons il monte la vallée,
Il sera parmi vous avant l'heure écoulée ;
Voulez-vous l'accueillir et lui rester soumis ?
Ses bras vous sont ouverts comme à de vieux amis.

LE COMMANDANT

C'est déjà trop parler... Dites à votre maître
Qu'on ne signe jamais de pacte avec un traître.
Il a des révoltés, mais moi j'ai des soldats,
Et les fusils du roi ne le manqueront pas.

LE PAYSAN

Je crois que tout ceci tournera mal.

LE VIEUX SOLDAT (*mystérieux*)

Peut-être.

(*Sortie du parlementaire.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS LE LANCIER

LE COMMANDANT

Soldats ! c'est le moment de vous faire connaître
Pour les vrais serviteurs du seul vrai souverain !

LE PAYSAN (*qui s'est écarté du groupe
pour regarder dans la vallée*)

Oui, ma foi ! L'Empereur ne perd pas de terrain,
Au contraire ! — Ah ! bon Dieu, le voici qui s'approche !
Que de gens avec lui ! Combien je me reproche
D'avoir eu peur !... Je veux voir et je resterai.

LE COMMANDANT

Soldats ! vous ferez feu quand je commanderai !
(*L'Empereur apparaît, portant le grand cordon de la Légion
d'honneur. Il est à pied avec les généraux Bertrand, Drouot
et Cambroune, des officiers sans troupes, des soldats et des
paysans armés.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, L'EMPEREUR ET SA SUITE

LE COMMANDANT

En joue !

(*les fusils sont braqués sur l'Empereur*)

LE PAYSAN (*à part*)

Ah ! nom de nom !

L'EMPEREUR (*s'avancant*)

Mes soldats du cinquième,
Me reconnaissez-vous ?

VOIX DE SOLDATS

Oui !

L'EMPEREUR

 Votre Empereur même
S'expose à vos fusils, sans peur et sans remord ;
Qu'il tire donc sur moi, celui qui veut ma mort !
*(les soldats se jettent à genoux pour la plupart, d'autres vont
lui embrasser les mains, d'autres remplacent les cocardes
blanches par des cocardes tricolores et brandissent leurs
shakos au bout de leurs fusils)*

LA VOIX DES SOLDATS

C'est notre général !... Sire !... C'est notre père !...

L'EMPEREUR (*à sa suite*)

Qui donc pouvait douter ? et qui donc désespère ?
Mes amis, nous serons dans dix jours à Paris !

(aux soldats)

Oui, je comptais sur vous, et ne suis pas surpris,
Mes soldats, mes enfants, vous qui pleuriez naguères
Sur ma gloire envolée et sur nos grandes guerres !

Je le sais, les cœurs forts sont toujours des cœurs bons ;
Oui, je viens bousculer le trône des Bourbons !
Paysans et soldats, vos âmes sont trop libres
Pour ne pas tressaillir jusqu'au bout de leurs fibres
Quand un roi misérable, aux vieux rois allié,
Rejeton amoindri d'un régime oublié,
Sans être conscient de sa propre infamie,
Implore le concours de l'Europe ennemie,
Et vous jette en cadeau la féodalité !
Pour vous affranchir tous vos pères ont lutté
Et ce qu'on craint encore en moi, c'est la lumière !
La France a combattu pour être la première,
Et moi, j'apporte ici, vaincu, mais indompté,
Ma vie à son amour, mon nom à sa fierté !

(acclamations)

(Rideau.)





ACTE IV

DOUZIÈME TABLEAU

SAINTE-HÉLÈNE

*Un lieu aride et sauvage, d'immenses rochers bruns,
laissant apercevoir la mer par une brèche.*

SCÈNE I

L'EMPEREUR (*seul*)

Par delà l'horizon morne des vagues bleues,
Mon souvenir s'envole à d'innombrables lieues,
Vers le pays que j'aime et qui croit m'oublier.
Sur le désert des flots je n'ai pas de mirage ;
Sans espoir que la mort, sans but pour mon courage,
Je garde un cœur amer que rien n'a pu plier !

J'ai fixé la victoire où je plantais ma tente ;
Terrible, j'ai tenu l'Europe palpitante
Comme un enfant qui serre un oiseau dans ses mains ;
Mais dans cette île étroite aux horribles rivages,
J'ai perdu jusqu'au bien du dernier des sauvages,
La liberté divine aux changeants lendemains.

Le destin m'a comblé de ce qui m'humilie,
 Ma femme est dans les bras d'un autre en Italie,
 Les Bourbons ont trouvé mes généraux soumis,
 Et mon fils bien-aimé, que l'Autriche environne,
 Détesté pour mon nom sans qu'il ait de couronne,
 N'entend parler de moi que par mes ennemis.

Toi seule m'est restée, ô ma mère plaintive,
 Qui songes, dans la Ville Éternelle, attentive
 Aux échos d'un exil qui sera sans retour !
 Dans les sages terreurs dont ton âme était pleine,
 Hélas ! tu n'avais pas deviné Sainte-Hélène
 Et l'horreur de mon mal, stupeur de ton amour !

(Entrée de Dubreuil en costume de marin.)

SCÈNE II

L'EMPEREUR, DUBREUIL

L'EMPEREUR

Que me veut donc cet homme ?... Un espion, peut-être ?
 Timide, il me regarde...

DUBREUIL (*à part*)

Oui, c'est lui, c'est mon maître !

L'EMPEREUR

Passant, que fais-tu là ?

DUBREUIL (*ému*)

Sire?...

L'EMPEREUR

Un Français?

DUBREUIL

Bienmieux!

Un de vos grenadiers,... Dubreuil,... un des plus vieux!

L'EMPEREUR

Oui, je te reconnais!... Pourtant, j'y crois à peine!...

Un débris du passé debout à Sainte-Hélène!

Comment se fait-il donc que je te voie ici?

DUBREUIL

Un homme qui veut bien a toujours réussi :

J'ai tenté l'océan en dépit de mon âge ;

Eh oui ! je me suis mis gaiement au cabotage !

C'est en pensant à vous que le temps s'écoula...

J'ai voulu vous revoir, Sire ! Aussi me voilà !

L'EMPEREUR

Quoi ! venir d'aussi loin me voir ! quelle folie !...

DUBREUIL (*avec enthousiasme*)

Non ! nous ranimerons votre étoile pâlie

Et je ne suis pas seul à vous aimer ainsi !

La chose est simple : un brick vous attend près d'ici,

Au large ; quand la nuit viendra, nuit désirée,

Nous accostons ; le vent est calme et la marée

Très faible ; on vous attend, muets ; vous arrivez ;

Votre fuite nous rend alors les jours rêvés!
 Quel beau débarquement sur les côtes de France!
 Et le roi qui vous croit bien fini! Quelle transe!...
 Claquez, drapeaux! Clairons, vibrez! Ronflez tambours!
 On va reconquérir l'ivresse des Cent Jours!...

L'EMPEREUR

Dubreuil, ton projet fou vient d'une âme très haute,
 Mais le brick doit m'attendre en vain près de la côte;
 Je ne partirai pas!

DUBREUIL (*navré*)

Sire!

L'EMPEREUR

C'est mon destin
 De languir oublié sur ce rocher lointain!

DUBREUIL (*indigné*)

Oublié?

L'EMPEREUR

Non de toi, certes, mais de tant d'autres!
 Hélas! les dieux vaincus voient s'enfuir leurs apôtres!
 Et c'est la pire mort que de se voir mourir
 Dans le cœur des ingrats qui disaient vous chérir!

DUBREUIL

La France vous appelle!

L'EMPEREUR

Oh! non! la France est lasse!
 Elle dort près du roi qui m'a volé ma place,

Et ne demande point le fracas d'un réveil!
 Mon règne éblouissant fut beau comme un soleil,
 J'ai fait peser partout mon prestige farouche,
 Mais ma gloire est muette et mon soleil se couche!
 C'est fini!

DUBREUIL

Les Français, nous les réveillerons!
 Leurs yeux vont s'allumer au cri de nos clairons!
 A peine sur leurs pieds ils voudront en découdre
 Et, grisés par avance à l'odeur de la poudre,
 Ils lâcheront la bride à leur cœur emporté!...
 Ils ont ça dans le sang de toute éternité!

L'EMPEREUR (*amer*)

Ils m'aimeront plus tard,... après ma mort!

DUBREUIL (*à part*)

O rage

D'avoir tant dépensé d'espoir et de courage
 Pour venir échouer au port, stupidement!
 (*haut, montrant la mer à l'Empereur*)
 Sire! jetez les yeux là-bas! Dans un moment
 Nous n'y pourrions plus voir, — la nuit sera tombée;
 Fixez à l'horizon, où la mer est plombée,
 Ce petit point noir presque invisible!... C'est là!
 Ce brick mystérieux où nul ne dévoila
 Le sublime projet de votre délivrance,
 Ce brick ailé, qui vous attend là, c'est la France!
 La liberté sourit au seuil de la prison!
 Votre exil peut finir où finit l'horizon!

L'EMPEREUR

Non! non! Ces dévouements sont beaux mais inutiles.
 Je ne veux soulever ni campagnes, ni villes ;
 Il n'est plus de réveil pour ce qui doit finir
 Et si je règne encor, c'est dans le souvenir!

DUBREUIL

Sire!

L'EMPEREUR

Je t'ai parlé doucement. A cette heure
 Je commande, et je dis : ma dernière demeure
 Est dans ces lieux déserts où j'ai souffert longtemps ;
 Tes espoirs éperdus, tes appels palpitants
 Il faut y renoncer parce que je l'ordonne.

DUBREUIL

O mon Dieu!

L'EMPEREUR

C'est écrit! Je veux qu'on m'abandonne.
 Allons! viens dans mes bras, compagnon des grands jours!
 Si ton vieil Empereur refuse ton secours
 Hélas! c'est par raison, non par indifférence,
 Mais, crois à mon amour pour toi et pour la France!
 Dis aux nôtres que tout mon cœur est avec eux,
 Que du haut de ces rocs je les suivis des yeux,
 Sans vouloir accepter qu'aucun d'eux sacrifie
 A ma cause perdue une héroïque vie!
 On pourrait nous surprendre!... Allons, Dubreuil! Adieu!
 Surtout, ne pleure pas de la sorte! Morbleu!
 Tu me ferais pleurer aussi, comme une femme,
 Et tu redoublerais l'angoisse dans mon âme!

Soyons forts!... Le passé qui nous lie est si beau
Qu'on peut s'en contenter jusqu'au seuil du tombeau!

(Sortie de Dubreuil. — Entrée de sir Hudson Lowe.)

SCÈNE III

L'EMPEREUR, HUDSON LOWE,

(Celui-ci est suivi de deux soldats anglais
qui se tiennent à distance)

L'EMPEREUR

Hudson Lowe! Encor lui! c'est le roi de ma geôle!
Toujours cruellement solennel dans son rôle,
Froid comme le serpent et, de plus, doctoral!

HUDSON LOWE (s'approchant)

Général!

L'EMPEREUR

Il m'appelle encore « général » ;
Je ne répondrai pas.

HUDSON LOWE

Général!

(A part)

Il s'oublie

Dans quelque rêve noir, plein de mélancolie.

(se mettant devant l'Empereur)

Général!

L'EMPEREUR

Mais, monsieur, à qui donc parlez-vous ?

HUDSON LOWE

A vous.

L'EMPEREUR

Il est aussi des grades au-dessous !
 Vous pouviez, exerçant votre fierté hautaine,
 M'appeler simplement colonel... capitaine...
 Ou même lieutenant... Et, loin d'être insulté,
 Vous me rajeuniriez et je serais flatté !

HUDSON LOWE

Vous avez dépassé la limite ordinaire
 Que la loi vous assigne en cette île.

L'EMPEREUR

Tonnerre !

Vous me marchandez l'air et vous comptez mes pas !
(regardant les soldats)

Ah ! je vois, les Anglais me surveillent là-bas,
 Gardant en même temps votre longue personne,
 Car votre haine a peur et votre peau frissonne !

HUDSON LOWE

J'obéis en tous points à mon gouvernement.

L'EMPEREUR

Non ! Dites bien plutôt que là-bas, sourdement,
 Sachant qui vous étiez déjà, votre Angleterre
 Vous choisit pour bourreau du captif solitaire
 Qui vous fit tous trembler ainsi que des enfants !

HUDSON LOWE

Je me crois très humain pour vous.

L'EMPEREUR

Je vous défends

De mentir !

HUDSON LOWE

Défendez, soit ; mais je n'ai pas d'ordre
A recevoir de vous.

L'EMPEREUR (*menaçant*)

Ah ! le serpent veut mordre !

(*Hudson Lowe recule*)

Vous avez toujours peur... Je m'en étais douté !
Le recul vous convient, comme à moi la fierté !
Humain ! il se prétend humain ! Quelle ironie !
Seul sur un roc battu par la mer infinie,
Je souffre, au Prométhée Eschylien pareil ;
Je subis, sur un sol sans ombrage, un soleil
Qui brûle, vertical, les corolles des plantes ;
Le soir, les vents du Sud, aux fureurs flagellantes
Remuant des cieux gris aux mornes profondeurs,
Me cinglent d'une pluie aux mortelles froideurs ;
Des roches sans chemins et d'herbe dénuées,
De grands pics inféconds déchirant les nuées,
Un sol gras et gluant où les gommiers natifs
Agonisent toujours, inclinés et chétifs,
Où rampe la chenille, où végète le chêne,
Voilà ce qu'à ma gloire a légué votre haine !
Et vous osez encor !... Mais pourquoi me fâcher ?
Vous savez tout cela, géôlier de ce rocher
Que mon âpre douleur attire et rassasie,
Et, si vous le taisez, c'est par hypocrisie !

HUDSON LOWE

Nous vivons près de vous et sous le même ciel!

L'EMPEREUR

Que m'importe! Un marais pour tous n'est pas mortel
Et le reptile en vit lorsque l'homme y succombe,
Et vous êtes des vers grouillant sur une tombe!

HUDSON LOWE

Je vous prie instamment de rentrer.

L'EMPEREUR

Ah! vraiment!

Cela ne me plaît pas, monsieur, en ce moment,
Mais je ne fuirai pas; ma parole est sacrée.

HUDSON LOWE

Permettez, néanmoins, pendant cette soirée,
Que mes soldats soient là.

L'EMPEREUR

Tout naturellement;
Un trompeur endurci croit toujours que l'on ment.

HUDSON LOWE

Général, au revoir!

L'EMPEREUR

Moi, général? Encore!
Une monomanie absurde vous dévore;
Vous croyez par ce mot redoubler ma fureur,
Mais voyez, maintenant je ris en Empereur!

Ah ! ce mot vous fait mal et vous brûle la bouche,
Et le captif souffrant vous semble encor farouche !
Oui, monsieur, je serai pour tous, à tout moment,
Napoléon premier, inexorablement,
Car vous ne pouvez rien sur les choses passées !
Vos outrages sans fin, vos haines entassées,
Bien loin de m'amoinrir, monsieur, me grandiront !
La couronne est tombée à jamais de mon front,
Mais l'immortalité tient déjà ma mémoire,
Et l'exilé malade, en redingote noire,
Dominant l'Univers, défiant les hasards,
Revivra dans le bronze éternel des Césars !

(Hudson Lowe sort, les soldats restent à distance.)

SCÈNE IV

L'EMPEREUR *(seul)*

Ah ! ces êtres glacés et fuyants ! quel supplice !
Sur leur viscosité notre colère glisse
Ainsi que notre pied, la nuit, sur des crapauds !

(Entrée de Santini, qui était derrière un rocher, avec un fusil de chasse.)

SCÈNE V

L'EMPEREUR, SANTINI

SANTINI

Sire !

L'EMPEREUR

Toi, Santini ! C'est vraiment à propos

Que je te vois soudain paraître sur ma route,
Vieux serviteur loyal, Corse fidèle !

(*gravement*)

Écoute,

Que fais-tu par ici, ton fusil à la main ?

SANTINI

Moi ? Je chassais.

L'EMPEREUR (*ironique*)

Tu crois ?

SANTINI

Oui, Sire, ce chemin
Qui serpente au milieu de ces landes pelées
Vous mène doucement à d'étroites vallées
Où l'on trouve souvent de bons oiseaux de mer.

L'EMPEREUR (*sérieux*)

Je veux bien. Mais, sais-tu ce qu'on m'a dit hier ?

SANTINI

De moi ?

L'EMPEREUR

De toi.

SANTINI

J'ignore absolument la chose.

L'EMPEREUR

Bien sûr ?

SANTINI

On en dit tant, Sire, lorsque l'on cause
A Longwood.

L'EMPEREUR

On m'affirme, et tu peux le savoir,
Que, depuis quelque temps, tu t'es fait un devoir
De tuer Hudson Lowe. Allons ! pas de mensonge !
Est-ce vrai ? Réponds-moi sans hésiter.

SANTINI

J'y songe !

Je trouve le gibier tout à fait de mon goût.

L'EMPEREUR

Pourquoi donc ?

SANTINI

A le voir seulement, mon sang bout, ...
Car c'est votre bourreau !

L'EMPEREUR (*lui montrant les soldats anglais*)

Parle plus bas.

SANTINI

Oui, Sire,

Ce que mon dévouement de serviteur désire,
C'est de vous arracher à ce morne bandit !
Mon cœur, autant que vous, le hait et le maudit ;
Je suis un bon tireur qui n'a rien de novice,
Et je crois m'honorer par ce simple service.

L'EMPEREUR

Eh bien, je te défends un pareil attentat.
Je n'y vois que le crime....

SANTINI

Et moi, le résultat.

L'EMPEREUR

Et lequel?

SANTINI

Vous venger de lui!

L'EMPEREUR

Quelle folie!

SANTINI

Comment?

L'EMPEREUR

Mon honneur même à cet acte se lie!
Dans un assassinat tellement insensé
Le coupable c'est toi, mais je suis l'accusé.

SANTINI

Vous, Sire?

L'EMPEREUR

En pourrais-tu douter? Toute la terre
Se faisant le stupide écho de l'Angleterre,
Dirait que d'un geôlier j'ai fait verser le sang
Par un esclave aveugle et trop obéissant.

SANTINI

Sire, on ne dira rien, car, la bête abattue,
Le justicier s'éclipse et Santini se tue,
Et les suicidés, quand l'acte est aussi beau,
Emportent seuls le poids de leur crime au tombeau!

L'EMPEREUR

Non! tu ne tueras pas Hudson Lowe, te dis-je,
Ton amour excessif te devient un vertige,
Et tu vas...

SANTINI

Je suis Corse et je vous vengerai!

L'EMPEREUR (*sévère*)

Quoi! ta voix interrompt ton maître vénéré,
Ce manque de respect m'irrite.

SANTINI

Sire!

L'EMPEREUR

Un homme

Tel que toi, qui se dit mon féal, et me nomme
L'Empereur, doit se taire humblement quand ma voix
Donne un ordre précis pour la seconde fois.

SANTINI

Ah! Sire, doutez-vous du respect qui m'anime,
Quand l'indignation seule inspire ce crime,
Et que je veux mourir aussi pour l'Empereur!

L'EMPEREUR

Cependant, un tel acte est pour moi plein d'horreur,
Et, ne m'en veuille pas, ami, de te le dire,
Si généreux que soit ton étrange délire,
Ton courage est pour moi comme une lâcheté.

SANTINI

Le lâche est ce bourreau qui n'a pas respecté
 Un prisonnier sublime au sublime génie!
 L'imbécile!... Il croyait votre grandeur finie...
 Tenez! A dire vrai, moi, j'écoutais un peu
 Lorsque vous lui parliez tout à l'heure. Tudieu!
 Comme il s'est aplati devant votre colère!
 Votre indignation avait de quoi me plaire,
 Vos nobles cris d'orgueil correspondaient aux miens,
 Et tous vos mots portaient comme des biscayens!

L'EMPEREUR

Dans ta fidélité magnanime de Corse,
 Tu comprends ma fierté, tu devines ma force,
 Mais tu m'aimes bien trop pour ne pas m'obéir;
 Et, m'aider malgré moi, n'est-ce pas me trahir?...
 Bien que ma liberté se lamente, asservie,
 Du haut de ma prison je plane sur ma vie,
 Et je sais, mieux que toi dans ta naïve ardeur,
 Ce qui peut être, ici, conforme à ma grandeur;
 Songe bien que ton crime absurde allait détruire
 Le prestige, déjà très long, de mon martyre.

SANTINI

Oui, c'est vrai.

L'EMPEREUR

Je me dois de souffrir noblement
 Et d'être, jusqu'au bout, plus fort que mon tourment!
 Conserve ton courage et laisse-moi l'injure!
 Epargne mon bourreau! Jure-le!

SANTINI

Je le jure !

L'EMPEREUR

Va-t'en donc, sans troubler le deuil de ce séjour,
Paisible en ta tristesse, et grand dans ton amour.

(Santini s'en va.)

SCÈNE VI

L'EMPEREUR *(seul)*

Le soir vient, et je dois rentrer. Les sentinelles
Sont toujours là, sans bruit, mornes et solennelles ;
Dieu ! Quelle vie !

(voix d'un paysan qui chante au loin)

Allons, notre journée est faite !

Ma femme attend à la maison,

Ce sera ce soir une fête,

On aura la soupe au poisson !

Allons ! notre journée est faite !

(Le paysan apparaît avec un sac et une pioche.)

SCÈNE VII

L'EMPEREUR, LE PAYSAN.

LE PAYSAN *(chantant)*

Oui ! l'on se courbe tout le jour
Pour gagner sa pauvre existence !

Comme on est joyeux au retour
 De manger en paix sa pitance
 Quand on s'est courbé tout le jour!

Bonsoir, mon bon monsieur! *(à l'Empereur)*

L'EMPEREUR *(étonné)*

Mon bon monsieur?

(le paysan passe)

Eh! l'homme!

(le paysan se retourne)

LE PAYSAN

Voilà, voilà!

L'EMPEREUR

Qui donc es-tu?

LE PAYSAN

Moi?... je me nomme

John Fish.

L'EMPEREUR

Tu me connais?

LE PAYSAN

Oui, je vous vois souvent
 Quand je reviens, le soir, des vallons, en suivant
 Ces chemins.

L'EMPEREUR

Tu sais qui je suis?

LE PAYSAN

Je vous appelle

Le prisonnier.

L'EMPEREUR

Vraiment ?

(à part)

Est-elle bien réelle

Cette ignorance énorme et sans nom ?

(haut)

Mon ami,

On ne t'a donc jamais parlé de moi parmi

Les paysans ou les pêcheurs ?

LE PAYSAN

Mais non ! la chose

Ne doit pas vous surprendre, en somme, car, je cause

Très peu ; je fais toujours ma besogne en rêvant,

Et je chante tout seul, ma foi, le plus souvent.

(un silence)

Mais, ne dirait-on pas que ceci vous étonne ?

L'EMPEREUR

Prends cette pièce d'or. L'Empereur te la donne.

LE PAYSAN

L'Empereur ! Vous étiez Empereur ?

(regardant la pièce)

Ah ! merci !

Vous venez de bien loin, sans aucun doute ? Ici,

Veuillez m'en excuser, je ne sais rien du monde !
 Je travaille sans trêve une terre inféconde,
 L'océan a toujours borné mon horizon,
 Et l'univers, pour moi, c'est ma pauvre maison.

L'EMPEREUR (*à part*)

Sa voix, sans qu'il le sache, insulte à mon martyr.
(haut)
 Vois donc ta pièce d'or de près. Tu sais bien lire ?

LE PAYSAN

Oh oui !

(lisant)

« Napoléon, Empereur »

Ah ! ma foi !

On ne m'avait jamais parlé de lui.

L'EMPEREUR

C'est moi !

LE PAYSAN

Vous ?

L'EMPEREUR (*se parlant à lui-même*)

Ayez donc conquis l'Europe ! mes armées
 Chez tous mes ennemis eux-mêmes, renommées,
 A l'univers tremblant avaient crié mon nom !...

(au paysan)

Ainsi, tu ne sais rien de mon histoire ?

LE PAYSAN

Non !

Pardonnez-moi.

L'EMPEREUR (*avec un rire amer*)

Parbleu ! c'est chose déjà faite.

LE PAYSAN

Cet homme me fait peur.

L'EMPEREUR (*à part*)

J'ai subi la défaite,

L'outrage des Anglais m'a mis le rouge au front,
Mais, autant de candeur est le suprême affront !
Le prestige, toujours vivant, de mon Empire,
Mon juste orgueil, ma gloire immense, tout expire
Aux pieds d'un paysan qui ne s'est pas douté
Que sa calme ignorance écrasait ma fierté !

LE PAYSAN

Dois-je attendre, monsieur l'Empereur ?

L'EMPEREUR

Non, c'est l'heure
De rentrer. Au revoir, ami !

LE PAYSAN (*le regardant*)

Je crois qu'il pleure...

Drôle de prisonnier !

(*haut*)

Votre or m'est précieux.

Je vous en remercie encore.

L'EMPEREUR

Allons ! tant mieux.

LE PAYSAN (*s'éloigne en chantant*)

Bonsoir, notre journée est faite !
 Ma femme attend à la maison,
 Ce sera ce soir une fête,
 On aura la soupe au poisson !

SCÈNE VIII

L'EMPEREUR (*seul*)

Il ne me connaît pas ; c'est chose naturelle,
 Et je souffre pourtant d'une cause aussi frêle ;
 Mais que dirai-je alors, quand montera la nuit
 Dans ce ciel tristement vaste où s'épanouit
 Le fabuleux essaim des étoiles dorées !
 Mes actions, hélas ! sont bien plus ignorées
 Chez les races peuplant tous ces astres lointains,
 Que nos gloires d'un jour n'auront jamais atteints !
 Je croyais triompher partout, et quand je sonde
 Les mornes profondeurs de l'infini du monde,
 Je comprends mon néant et mon isolement,
 Et mon cœur, angoissé d'un cruel serrement,
 Se sent un grain de sable, hélas ! devant ces astres,
 Malgré ma gloire immense aux immenses désastres !

(*une cloche sonne au loin, mélancolique*)

Si vous êtes là-haut, ô mon Dieu, jugez-moi,
 Car, malgré mon orgueil, je veux garder ma foi !
 Mon passé colossal, de tout son poids, retombe
 Sur mon cœur, qui se sent glisser dans une tombe...

Je souffre, je suis seul, et je pleure, ô mon Dieu !
Et je voudrais prier ! Et mon esprit en feu
Ne sait plus, à présent, que vous dire en sa fièvre ;
Mais vous le devinez au frisson de ma lèvre ;
C'est en songeant à vous que le dompteur des Rois
Connait l'humilité pour la première fois.

*(Les soldats anglais se rapprochent de l'Empereur et lui font
signe de rentrer. D'un geste il les maintient à une distance
respectueuse et sort, lentement, le front haut.)* (Rideau).

TREIZIÈME TABLEAU

LA MORT

La chambre de l'Empereur à Sainte-Hélène.

SCÈNE I

L'EMPEREUR, L'ABBÉ VIGNALI, AU PIED DU LIT
DE L'EMPEREUR

L'EMPEREUR

C'est bien ! Monsieur l'Abbé, je crois avoir tout dit.
Vous n'avez jamais cru que je fusse un bandit?...

L'ABBÉ VIGNALI

Sire !

L'EMPEREUR

On m'a cependant donné ce nom ! Le monde

Est si drôle !... Excusez une âme moribonde,
Mais je vous interromps dans vos derniers secours ;

L'ABBÉ

Mon fils, soyez en paix ! — Dieu pardonne toujours ;
Et moi je vous absous en son nom.

L'EMPEREUR

Il me semble
Que, depuis le moment où nous fûmes ensemble,
Je me sens plus tranquille et plus fort.

(Entrée d'Antomarchi.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ANTOMARCHI

L'EMPEREUR

Le Docteur !

Dieu n'a plus rien à voir avec ce visiteur,
Car l'âme lui paraît, dit-il, peu constatée ;
Il est, par conséquent, horriblement athée.
Mais, ne l'est pas qui veut !... Moi, je ne le suis pas ;
Et la foi des marins me vint dans les combats.

(La foule se retire et la salle est envahie lentement par le général Bertrand, le général Montholon, madame Bertrand et des serviteurs.)



SCÈNE III

L'EMPEREUR, L'ABBÉ VIGNALI,
LE DOCTEUR ANATOMARCHI, LES GÉNÉRAUX, ETC.

L'EMPEREUR

Oui, le mal m'a vaincu, ma tâche est terminée.
Pourtant, ne pleurez pas, car une destinée
Qui se brise ici-bas doit se poursuivre ailleurs...
Oui, j'ai rêvé souvent à des mondes meilleurs
Et quand mon pauvre corps ne sera plus que cendre,
Peut-être que César, Annibal, Alexandre,
M'auront fait bon accueil dans le pays des morts.
Je voudrais bien causer avec ces hommes forts!...
A moins que par là-haut, comme ici-bas, on tremble
De terreur, en voyant tant de soldats ensemble!...
Que je vais être loin de la France! ô pays
Adoré, dont j'ai vu les intérêts trahis,
O peuple merveilleux qui suivais mon épée,
Ta grandeur, avec moi, ne fut pas usurpée,
Car tu semas partout et tes lois et ton sang!...
Oh! tu n'oublieras pas ton éternel absent,
Hélas! et je te vois, du seuil de l'agonie,
En tes heures d'angoisse, invoquer mon génie!...
.....
Que je souffre, ô mon Dieu! Que c'est long de mourir!...
Je ne demande pas au ciel de me guérir,
Mais j'aurais tant voulu voir, à l'heure suprême,
Les plus proches parmi tous les êtres que j'aime.

Joséphine,... ma mère,... et mon petit enfant!...
 Ah! Je me sens plus mal!... Que l'air est étouffant!...
 Docteur!... Monsieur l'Abbé!...

L'ABBÉ

Mon Dieu!...

LE DOCTEUR ANTOMARCHI

C'est le délire!...

L'EMPEREUR

Oh! la brise de Corse!... Enfin, je la respire!...
 Je sens l'odeur des buis et des genévriers!...
 C'est fini, maintenant, des climats meurtriers!...
 Voici la grotte fraîche, où, parmi la bruyère,
 Révait si doucement mon enfance première!...
 Le ciel est bleu, la terre embaume! Quel repos!...
 Tout là-bas un berger passe avec ses troupeaux...
 Un berger... Oh!... mais non!... Je suis en Italie!
 (*apparition, — pour l'Empereur, — du pont d'Arcole, sur
 lequel passe Bonaparte dans la fumée, son drapeau à
 la main*)

Ah! les Autrichiens! — Allons!... la droite plie,
 Leurs canons découverts ont mitraillé le pont!...
 Hardi!... La baïonnette à leurs boulets répond,
 Et mon drapeau troué dans le vent se déploie!
 Arcole!... c'est la gloire! et c'est encor la joie!...
 Mais, le temps est plus froid...

(*apparition du champ de bataille d'Iéna. L'Empereur, à
 cheval, au milieu de son escorte examine au loin*)

C'est Iéna; j'y suis!...

Lannes! Soult! Augereau!... J'en ai passé, des nuits,

A combiner des plans dont j'étais sûr!... L'armée
Prussienne se fond, ainsi qu'une fumée,
Et le grand Frédéric, certes, n'est pas content!
Je vous ai tous vaincus!... tous écrasés!...

*(apparition d'une batterie d'artillerie derrière un épau-
lement de terrain à Montereau. L'Empereur va lui-même
pointer)*

Pourtant,

Où suis-je maintenant?... En France!... O ma patrie!...
L'invasion hideuse et ma gloire meurtrie!...
Montereau!... Vous pointez trop haut, mes artilleurs!
Feu!... Les Wurtembergeois veulent filer ailleurs!...
Ils ne le peuvent pas! Feu!... C'est comme une trombe!
Le sol qu'ils ont souillé leur servira de tombe!...
Plus rien que le grand calme et que la nuit!...

*(la vision disparaît pour faire place à un champ de bataille,
la nuit, dans un pays fantastique)*

Des corps,

De chevaux éventrés,... des régiments de morts,...
Des canons encloués,... des trompettes tordues!...
La paix ensevelit ces mornes étendues!...
Quel est donc ce pays que je ne vis jamais?
Derrière ces rochers abrupts aux noirs sommets,
L'orbe vert d'un soleil cadavéreux expire!...
Pourtant je règne encor, mais dans un autre Empire...
Partout ma main se heurte à des êtres glacés!...
Je commande au silence, et parle aux trépassés!...

(avec une interrogation anxieuse et émue)

S'ils m'entendaient pourtant?

(avec énergie)

Debout! sonnez la charge!...

Comme la mer qui tremble et qui grossit au large,
Tout le peuple des morts a surgi!... Les clairons

Ont déchiré les airs allègrement, les fronts
 Se relèvent ! Des cris s'ébauchent, ... des squelettes
 Recouverts à moitié par des chairs violettes
 Se pressent près de moi pour m'acclamer !... Horreur !...
 Et leurs bouches sans lèvre ont baisé l'Empereur !...

(la vision disparaît)

Mon Dieu !... Le cauchemar s'est enfui !... Que je souffre !...
 Mes amis, je vous vois !... mais je suis près du gouffre !...
 Mon Dieu ! vaste puissance à laquelle je crois,
 J'ai porté mon orgueil comme on porte une croix,
 Dans mes six ans d'exil j'ai souffert une vie !
 La France m'appelait, Seigneur ! je l'ai servie !...
 Je sens saigner encor mon cœur persécuté,
 Et j'entre sans effroi dans votre éternité !...

(Il meurt.)

(Rideau.)

